

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE
CENT TRENTE QUATRIÈME NUMÉRO

JUIN 1921



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue Lagauchetière

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

De



U
invitait
des Mi
pratique
lat chr
divine l
historiq
vie de l
sions, q
immort

Occas
est le c
savoir l
Congrè
l'Oeuvr
du Sain
sions d
des fidè
maintie

Deux grands centenaires

La Congrégation de la Propagande



QUAND, en novembre 1919, le Saint-Père Benoît XV publia l'encyclique *Maximum illud*, dans laquelle il invitait le monde catholique à se tourner vers le saint idéal des Missions, il y formulait un programme grandiose et pratique, où sont tracées les lignes magistrales de l'apostolat chrétien. C'était l'heure opportune marquée par la divine Providence. A l'heure présente de haute importance historique, une des caractéristiques réconfortantes de la vie de l'Eglise est précisément ce mouvement vers les missions, qui va grandissant de toutes parts et promet à l'Eglise immortelle de Jésus-Christ des conquêtes toujours nouvelles.

Occasion des plus opportunes à favoriser ce mouvement est le double centenaire qui tombe l'année prochaine, à savoir le troisième centenaire de l'institution de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et le premier centenaire de l'Oeuvre pie, dite de " la Propagation de la foi ". Organe du Saint-Siège, la première dirige le mouvement des missions du rite latin à travers le monde, la seconde recueille des fidèles les prières et les ressources matérielles pour le maintien de l'oeuvre du missionnaire dans le champ hérissé

de difficultés de son apostolat. Universelles toutes deux, toutes deux elles ont le caractère d'universalité de l'Eglise.

* * *

La Sacrée Congrégation de la Propagande prit naissance au début du XVII^e siècle, alors qu'en opposition à la réforme protestante, la bonne semence, jetée dans le sillon fécond du pontificat romain, cultivée par l'infatigable labeur des grands saints dont Dieu est prodigue pour son Eglise à chaque tournant de sa glorieuse histoire, afin que ceux-ci, semblables à des flambeaux ardents posés sur un candélabre, éclairent le nouveau chemin, cette semence crût et se développa en une miriade de salutaires institutions, formant comme le principe de réaction, et que l'Eglise employa pour détruire les idées qui ne tendaient à rien moins qu'à sa destruction, montrant l'intégralité de sa merveilleuse vitalité, impérissable et toujours fécondé.

Elève de ce séminaire romain qui fournit à l'Eglise tant d'illustres et sages Pontifes, tant de cardinaux, d'évêques et de prélats, bien que monté sur le Siège de Pierre dans un âge assez avancé, Grégoire XV y apporta tant de juvénile activité, tant d'ingéniosité en ses desseins qu'on eût pu augurer le plus grand bien pour l'Eglise et pour les Missions, si son pontificat n'eut été de trop courte durée. Après avoir donné une impulsion nouvelle aux Ordres religieux nés dans le but de la saine réforme, en accordant les honneurs des autels aux saints fondateurs des dits Ordres et à ceux de leurs membres qui s'étaient le plus distingués en tous genres de vertus, par la canonisation de saint François-

Xavier le Pontife présenta au monde le modèle de l'apôtre chrétien parmi les infidèles. En instituant, le 22 juin 1622, la Sacrée Congrégation de la Propagande, il établit l'organe le plus puissant de ce même apostolat dans le monde.

* * *

A dire vrai, depuis le jour où Jésus-Christ confia aux apôtres la mission d'annoncer la bonne nouvelle à tous les hommes, et de porter la lumière de l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre, cet apostolat chrétien n'avait jamais cessé dans l'Église. Pendant les trois premiers siècles, le monde grec et romain avait été évangélisé; au cours du moyen-âge, les barbares qui s'étaient retirés au-delà des confins de l'empire et ceux qui étaient demeurés sur place, avaient été convertis. Le zèle des missionnaires, notamment des deux Ordres si méritants de saint François et de saint Dominique, s'était répandu bien au-delà des frontières du monde alors connu.

Au commencement du XIV^e siècle, le Frère Mineur Jean de Mont-Corvin avait réussi à établir en Chine de florissantes chrétientés, des évêchés et plusieurs communautés religieuses. Ces efforts pourtant n'avaient pas donné tous les résultats qu'on en attendait, nonobstant le zèle et l'esprit de sacrifice; peu abondants en furent les fruits; courte, la période d'efflorescence chrétienne; bien rapide, le retour à l'ancien état de barbarie. L'insuccès était dû tant au manque d'organisation et de direction sûre, qu'aux immenses difficultés occasionnées par la grande distance, par le défaut ou le peu de sécurité des routes suivies par les cara-

vanes, ou des autres voies de communication, par l'impossibilité de pouvoir soutenir efficacement l'oeuvre des missionnaires en des régions encore fermées complètement à l'influence et à la civilisation européenne.

Au point de vue des communications, l'état des choses changea radicalement à l'aurore de l'ère moderne. De nouveaux mondes inconnus s'étaient ouverts au trafic et à l'action morale et politique de l'Europe; de nouvelles routes faciles et sûres avaient ouvert la porte de royaumes jalousement fermés à toute infiltration étrangère. Les voies de l'influence politique, de la colonisation et du commerce furent aussi des voies de civilisation et d'apostolat chrétien. C'est pourquoi, spontanément, et comme appelés par un signe du Seigneur, des milliers d'apôtres se pressèrent soudain sur ces mêmes routes pour conquérir au Christ, non avec l'épée, mais avec l'Évangile, ces nouveaux peuples et ces nouveaux royaumes, entrés en contact avec la civilisation de la vieille Europe, à l'improviste, en des circonstances particulièrement historiques.

Du reste, les conquérants eux-mêmes étaient alors animés de l'esprit missionnaire. Le mobile principal qui guida Christophe Colomb à la découverte du Nouveau Continent était la diffusion du christianisme. Dès son second voyage l'immortel Génois se fit accompagner de missionnaires, exemple qu'imitèrent Fernand Cortez, François Pizarro, Didace Almagro, Barthélemy Diaz, Vasco de Gama. En quelques années surgirent de nombreuses missions dans l'Amérique centrale, dans l'Amérique du Sud, dans les îles et sur les côtes africaines, dans l'Inde (où saint François-Xavier fut envoyé avec la dignité de Nonce apostolique), aux Philip-

pines, au Japon (où vers l'an 1500 les chrétiens atteignaient le beau chiffre d'un million) et jusque dans la Chine inhospitalière et xénophobe, où sur les pas de François Xavier et du P. Matthieu Ricci, les Jésuites tentèrent de pénétrer, moyennant les sciences et les inventions de l'Occident, en qualité de mathématiciens, d'artistes et de savants pour gagner au Christ les populations.

Afin que le manque d'organisation ne fût pas préjudiciable aux nouvelles missions comme jadis aux anciennes, tout ce rajeunissement extraordinaire d'esprit apostolique avait besoin d'un centre pour guider et coordonner le travail des ouvriers évangéliques, leur conférer l'unité de direction et de gouvernement, résoudre avec autorité les questions qui pourraient surgir dans les missions de pays si divers par la langue, le caractère et les coutumes, et imprimer à toutes le caractère de cette Rome " où le Christ est romain ".

* * *

A ces fins multiples correspond merveilleusement la Congrégation instituée le 22 juin 1622 par Grégoire XV.

Il serait trop long de résumer ici les avantages que l'apostolat catholique retira d'une aussi providentielle institution, aussi bien que des organes spéciaux de propagande qui lui doivent leur existence, comme sont la typographie polyglotte fondée en 1626, le Collège Romain de la Propagande, créé en 1627, la Congrégation *pro negotiis rituum orientalium* (pour les affaires des rites orientaux) instituée en son sein en 1662, comme branche spéciale de la Sacrée Congrégation pour les affaires et intérêts des communautés de rite oriental.

Pour favoriser son plus grand développement, le Souverain Pontife glorieusement régnant, donna à cette dernière, en date du premier mai 1917, complète autonomie sous le titre de Congrégation pour l'Eglise Orientale *pro Ecclesia Orientali*. Il suffira de faire remarquer ici que les missions nouvelles et anciennes reçurent de la Congrégation de la Propagande une nouvelle impulsion, des règles d'apostolat pratiques et sûres, un appui matériel et moral de tout genre. On doit à l'action persévérante et à la sage direction de la Sacrée Congrégation le rétablissement de la hiérarchie régulière dans les pays troublés par l'hérésie, comme l'Allemagne et l'Angleterre, le développement également de la hiérarchie aux Etats-Unis d'Amérique, au Canada, dans l'Inde, en Australie et au Japon.

Si
Sacré
fruct
ses m
manq
ses, n
rares
aucun
taux,
tolat,
les ré

Tro
dispo
quaie

Les
plus s
pouv
besoin
XIXe
jeune
et ret
Vierge
dès sa
du mo
aux o
avait

L'Œuvre de la Propagation de la Foi

Si le travail apostolique accompli sous la direction de la Sacrée Congrégation de la Propagande et béni par Dieu a fructifié d'une façon admirable, bien souvent les nombreuses missions, riches seulement de foi et de courage chrétien, manquaient matériellement de tout; elles n'avaient ni églises, ni chapelles dignes de ce nom; leurs ornements étaient rares et très pauvres; on n'y trouvait aucune ou presque aucune de ces œuvres subsidiaires, écoles, orphelinats, hôpitaux, collèges qui forment une aide si puissante pour l'apostolat, qui en augmentent et en fortifient merveilleusement les résultats.

Trop souvent les moyens dont les missionnaires pouvaient disposer pour tout cela étaient mesquins, lorsqu'ils ne manquaient pas complètement.

Les moyens nécessaires pour donner une organisation plus stable aux nombreuses missions déjà fondées, pour les pourvoir de tout ce que requièrent un culte convenable et les besoins matériels les plus urgents, devinrent au début du XIXe siècle la pensée constante d'une humble et pieuse jeune fille de Lyon, Marie-Pauline Jaricot. Sa vie pieuse et retirée, dit Ozanam, était une copie fidèle de celle des Vierges antiques. Fille d'un riche commerçant de Lyon, dès sa première jeunesse, elle avait renoncé aux séductions du monde et à ses vanités, pour se dévouer complètement aux œuvres de charité et de religion. Parmi celles-ci elle avait une prédilection pour celles qui se rapportaient à la

propagation de l'Évangile et aux Missions étrangères, vers lesquelles son âme, assoiffée d'apostolat, se sentait puissamment attirée.

Vers 1820, pour venir en aide aux missions, non seulement par la prière et les bonnes œuvres, mais aussi par les aumônes, elle se sentit poussée à fonder une pieuse association qui aurait pour but d'attirer les bénédictions de Dieu sur les Missions par la prière et de les secourir matériellement dans les limites du possible. Elle manifesta sa pieuse intention à des amies, qui, comme la vénérable Claudine Thevenet, partageaient son enthousiasme pour l'apostolat. Très vite elle réussit à trouver, surtout parmi les ouvrières de Lyon, de nombreuses associées pour son œuvre. Le 3 mai 1822, elle était officiellement constituée, avec le concours de personnalités ecclésiastiques et laïques et devenait l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*. Le centre était à Lyon; la fondatrice, comme on le voit dans ses écrits, avait pensé à Rome. Elle avait pour but de grouper les catholiques désireux de voir se développer l'évangélisation dans le monde entier, et de secourir les Missions besogneuses dans tous les pays, sans distinction de race, de langue et de rite.

• • •

L'Œuvre de la Propagation de la Foi, née comme toutes les œuvres de Dieu dans l'humilité, et qui peu à peu s'est répandue à travers le monde entier, fut certainement une aide puissante pour les Missions. Elle a en quelque sorte intégré l'action exercée par la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Il
qu'el
mond
velle.

Des
Asie,
rique.
clique
avec
voies
à tous

Jus
ont ét
alors
pour
tholiqu
nécess
de gé
Propa
pemen
de pro
ment,
toute
l'univ

Il e
défiam
contrib
contre
qui l'a
une, co

Il est nécessaire, aujourd'hui, à un siècle de sa naissance, qu'elle prenne, grâce au concours bienveillant de tout le monde catholique, une nouvelle force et une vigueur nouvelle.

Des peuples immenses attendent la parole rédemptrice en Asie, en Afrique, dans les contrées encore sauvages de l'Amérique. Le pape a élevé la voix, et dans sa mémorable encyclique *Maximum illud* du 30 novembre 1919, il a marqué avec clarté, avec énergie, avec une ferveur nouvelle, les voies de l'apostolat catholique et les devoirs qui incombent à tous les enfants de l'Eglise à l'égard de la grande oeuvre.

Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, les ressources recueillies ont été modiques, surtout si on les compare aux besoins, alors que le protestantisme dispose d'abondantes ressources pour acheter les âmes et répandre l'erreur. Les peuples catholiques doivent répondre à l'appel du pape et aux dures nécessités du moment présent avec un grand esprit de foi, de générosité et de zèle pour les missions. L'Œuvre de la Propagation de la Foi doit atteindre de nouveaux développements et son premier centenaire être le point de départ de progrès plus féconds; mais ce qu'il importe souverainement, c'est qu'elle conserve le caractère fondamental de toute oeuvre vraiment catholique, c'est-à-dire l'*unité* et l'*universalité*.

Il convient donc d'écarter tous les obstacles, toutes les défiances qui pourraient empêcher d'affluer vers elle les contributions des fidèles de toutes nations; de la protéger contre tout caractère mesquin de particularisme national qui l'amoinerait et ne lui permettrait pas d'être grande et une, comme grande et une est l'Eglise. Sa vitalité, sa fécon-

dité, son utilité pratique pour les missions, dépendent de cette condition essentielle. Il ne s'agit pas seulement d'avantages matériels, mais aussi et avant tout d'une haute signification morale. Aujourd'hui que les haines, les jalousies, la recherche croissante des richesses divisent les peuples et attisent les malentendus entre nations, il est plus que jamais nécessaire de ne pas laisser la désagrégation affaiblir les efforts de cette grande Œuvre et en corrompre les sources. La nationaliser serait la tuer; en perdant son esprit, elle perdrait, à la longue, sa vitalité et sa force.

On constate, certes, avec satisfaction, dans les Etats-Unis, une nouvelle ardeur en faveur des missions. Déjà existe à Maryknoll, dans l'archidiocèse de New-York, un séminaire pour les missions étrangères érigé depuis quelques années. Déjà les premiers missionnaires, qui en sont sortis, annoncent la bonne nouvelle dans la province du Kouang-Toung, en Chine; déjà les Soeurs américaines de la Divine Providence ont envoyé un premier groupe au Honan; déjà les Pères jésuites du Maryland et du Missouri (Etats-Unis), s'appêtent à partir pour les missions de Bombay et de Patna, aux Indes; déjà d'autres congrégations religieuses, comme les fils de Saint-Paul de la Croix, préparent aux Etats-Unis des missionnaires pour de nouvelles missions parmi les infidèles. A cette nouvelle preuve de zèle apostolique qui se manifeste heureusement, a correspondu, dans ces dernières années, une générosité grandissante. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a récolté, l'an dernier, dans ce pays, tout en restant fidèle à son organisation traditionnelle, environ 19 millions de francs, destinés en partie il est vrai à des buts déterminés. Rien n'est donc plus réconfortant que de voir les catholiques de cette jeune nation accep-

ter
tribu
Il
part
oeuv
peup
être
côm
la F
Il
l'Œu
les c
Amé
gnifi
forte
Foi
carac
A
égale
doit é
recon
le gra
en 18
puisse
dant
Pacifi
de la F
rique.
Nou
qu'une

ter avec élan l'oeuvre des missions et lui apporter la contribution de leur jeune et puissante énergie.

Il lui convient pourtant d'éviter qu'il ne s'infilte aucun particularisme, qui non seulement diminuerait toute son oeuvre, mais affaiblirait par contre-coup celle des autres peuples, si l'*unité* venait à être rompue et l'*universalité* à être sacrifiée, unité et universalité qui doivent marquer, comme caractère essentiel, l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Il faut donc que le prochain centenaire marque pour l'Œuvre une ère nouvelle de progrès, et que l'épiscopat et les catholiques du monde entier en Europe comme en Amérique canalisent leur puissant effort dans les voies magnifiques tracées par une tradition centenaire et organisent fortement dans leurs propres pays la Propagation de la Foi en évitant d'en scinder l'unité et d'en déformer le caractère.

A ces raisons d'ordre supérieur et objectif s'ajoutent également pour les États-Unis d'Amérique un souvenir qui doit être cher aux catholiques de ce pays et un sentiment de reconnaissance auquel ils ne peuvent être indifférents: "Si le grain de sénevé, écrivait à ce sujet le cardinal Gibbons en 1884, jeté dans le sol vierge d'Amérique, y a poussé de puissantes racines et est devenu un arbre vigoureux, étendant ses rameaux de l'Océan Atlantique aux rivages du Pacifique, c'est simplement et principalement à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que le doivent les églises d'Amérique."

Nous souhaitons donc que les deux prochains centenaires qu'une providentielle harmonie fait ainsi coïncider soient

dignement célébrés dans le monde catholique par le réveil d'un zèle nouveau pour les Missions. Tandis que l'orgueil et la cupidité divisent les peuples dans les luttes pour les richesses et la domination, les fils de l'Eglise universelle doivent resserrer les liens qui les unissent. Puissent-ils rencontrer une fois de plus leur esprit d'union, cet esprit qui fera de tous un seul coeur et une seule âme pour conquérir le monde à l'amour et à la vérité !

LE

L

grès

cours

Pa

outre

propi

libert

tion,

laïc e

mouv

pays

famill

D'a

cathol

protes

ans de

pe le j

25 mil

à pein

ont a

d'après

grès c

LES PROGRÈS DU CATHOLICISME

AUX ETATS-UNIS

D'APRÈS LE DERNIER RECENSEMENT

LE récent recensement décennal, prescrit par la Constitution des Etats-Unis, apporte la preuve des progrès merveilleux réalisés par le catholicisme en ce pays, au cours des dix dernières années.

Parmi les causes de ce développement, il faut noter, outre la vitalité divine de la religion catholique, le terrain propice à la croissance de l'Eglise, c'est-à-dire une terre de liberté : liberté de conscience, d'enseignement, d'organisation, de propagande, etc., dans laquelle le frein d'un contrôle laïc et administratif ne pourrait être supporté ; le puissant mouvement d'immigration d'Européens appartenant à des pays catholiques ; la forte natalité et la haute moralité des familles catholiques, etc.

D'après la statistique du "Census Bureau", l'Eglise catholique vient en première ligne, avant toutes les églises protestantes. C'est la première fois, après cent-cinquante ans de vie publique en Amérique, que le catholicisme occupe le premier rang. On compte actuellement aux Etats-Unis 25 millions de catholiques, alors qu'il y a cent ans ils étaient à peine 15,000 ; dans l'espace des dix dernières années, ils ont augmenté de 5 millions. Aucune église protestante, d'après les tableaux du "Census Bureau" n'a fait de progrès comparables. Après l'église catholique, viennent l'église

"Méthodiste-Episcopaliennne", qui ne s'est accrue, dans le même espace de temps, que d'un million ; la " Baptist National Convention " avec 750,000 nouvelles recrues ; la " Baptist National Southern " et la Presbyterian Church, chacune avec un demi-million. Les 165 autres sectes protestantes n'ont pas réalisé de progrès notables. Le mouvement entrepris, il y a quelques mois, pour l'union de toutes les églises protestantes, connue sous le nom de " Interchurch Federation " n'a pas abouti, bien qu'il fut fortement appuyé par la finance, à cause des divisions profondes qui séparent ces diverses sectes.

L'Eglise catholique a aujourd'hui 17,000 édifices religieux, églises, chapelles, centres de missions, contre 10,000 il y a dix ans. La valeur de la propriété ecclésiastique catholique est estimée à environ un demi-milliard de dollars.

L'Eglise catholique a plus de 10,000 écoles avec 300,000 élèves, alors que les presbytériens n'ont que 250 écoles et 50,000 élèves. Les chiffres des autres sectes protestantes sont bien moindres.

Dans l'Etat de New-York, il y a trois millions et demi de catholiques ; dans celui de Pensylvanie, plus de 2 millions ; dans le Massachussetts, 1,060,000 ; dans l'Illinois un million et demi, etc.

La ville des Etats-Unis où se trouve la plus forte proportion des catholiques est Boston, 75 pour cent ; puis viennent Philadelphie, 72 pour cent ; New-York, 52 pour cent, avec 2,300,000 catholiques. Dans ces villes, ainsi qu'à Baltimore, à Buffalo et en beaucoup d'autres cités, le maire est catholique.

Une

Les
apost

V

confess

fond de

Ses p

et livré

de la g

Parn

un jeu

de Dieu

Chas

ses par

Les p

des chr

faire ar

haine f

passa-t

nous ap

C'en

ASIE

Une pagode surmontée de la croix

Lettre de Mgr COTHONAY dominicain, préfet apostolique de Lang-Son et de Cao-Bang (Tonkin)

VERS 1865, pendant que faisait rage la persécution de Tu-Duc, le Néron annamite, le prêtre indigène Duoc confessait vaillamment la foi, et était mis à mort, là-bas au fond du Delta Tonkinois, près de la mer.

Ses paroissiens, ses catéchistes, ses élèves étaient dispersés et livrés aux païens comme des esclaves. C'était l'époque de la grande désolation au Tonkin.

Parmi les élèves-catéchistes du prêtre-martyr se trouvait un jeune homme d'environ 25 ans qui était dans la maison de Dieu depuis plus de dix ans.

Chassé par la bourrasque, désorienté, il se réfugia chez ses parents demeurés bouddhistes.

Les païens d'alors, auxquels on avait abandonné les biens des chrétiens et les chrétiens eux-mêmes, qu'ils devaient faire apostasier ou tuer en cas de refus, étaient animés d'une haine féroce contre leurs infortunées victimes. Que se passa-t-il dans la famille du malheureux jeune homme, que nous appellerons Vinh, il est assez facile de le deviner.

C'en est fait de la religion chrétienne, lui avait-on dit.

Il faut cesser vos prières qui nous compromettent et retourner au culte de vos ancêtres. Vinh, qui avait une instruction religieuse assez complète, résista probablement quelque temps ; mais enfin, les obsessions de ses parents, le respect humain, la crainte des mandarins agirent sur son esprit et son coeur. Il ne dit plus ses prières et se mit à fréquenter la pagode.

* * *

Lorsque quelques années plus tard, grâce à l'intervention de la France, les débris des chrétientés purent se reconstituer, et que les prêtres échappés aux massacres reparurent, Vinh resta dans la masse bouddhique ; qui plus est, sur l'instigation de plusieurs notables, il fit bâtir une petite pagode, dont il devint le gardien ou le bonze.

Chose curieuse, il n'admit, dans sa pagode, ni Bouddha ni aucune autre idole, et il la couronna d'une petite croix en briques, preuve que l'influence chrétienne avait encore quelque emprise sur lui. Etrange mentalité. Agé de près de 90 ans, il disait encore l'autre jour, au Père Moreno, qui avait fini par le découvrir, qu'il était à la fois bouddhiste et chrétien.

* * *

Dans cette rencontre avec le missionnaire, il y eut un dialogue qui ne manque pas de saveur :

— Quel est ton nom ? demanda le prêtre catholique au vieux bonze ?

— On m'appelle Thâz, répondit-il, c'est-à-dire Sage, Maître.

“ —
“ —
“ —
ble.
“ —
“ —
“ —
“ —
hier q
fit des
“ —
“ —
“ —
“ —
lines, e
“ —
“ —
mer de
possibl
“ —
“ —
tutélaïr
“ —
la pag
“ —
“ —
“ —
sonne p
pleins d
pauvres
odeur p
“ — F

“ — On dit que tu as été chrétien.

“ — Oui, mais je suis aussi bouddhiste.

“ — Ce sont deux choses qui ne peuvent pas aller ensemble.

“ — Pourquoi pas, fit le vieux ?

“ — Etes-vous sûr d'avoir été baptisé ?

“ — Absolument sûr. Je me souviens comme si c'était hier que le Père Duoc me versa de l'eau sur la tête et me fit des onctions avec de l'huile.

“ — Veux-tu me montrer ta pagode ?

“ — Volontiers.

“ — D'où vient qu'elle ne contient pas d'idoles ?

“ — C'est un temple de Bach-hôn, dédié aux âmes orphelines, errantes, aux âmes en peine.

“ — Vraiment ! Quel culte leur rend-on ici ?

“ — On les empêche de vagabonder par le monde, d'animer des corps vils, et on s'efforce de les retirer le plus tôt possible de l'enfer.

“ — Que fait-on pour obtenir ce résultat ?

“ — On offre des sacrifices à ces âmes et à leurs esprits tutélaires.

“ — Que représentent ces espèces de niches au fond de la pagode ?

“ — C'est le séjour des âmes qui ne sont plus errantes.

“ — Et ces tablettes en bois ?

“ — C'est le séjour des âmes orphelines qui n'ont personne pour les secourir. Ces bâtonnets plantés dans des vases pleins de cendre, c'est de l'encens qu'on brûle afin que ces pauvres âmes aient quelque consolation en respirant une odeur parfumée.

“ — Et ces papiers dorés et argentés, que signifient-ils ?

“ — C'est pour les sacrifices. On les brûle et pendant qu'ils flambent, on demande à l'esprit tutélaire de les transformer en or et en argent véritables, pour que ces âmes aient de quoi suffire à leurs besoins dans l'autre monde. ”

• • •

Le Père Moréno s'attarde à réfuter ces balivernes et s'efforce de montrer leurs contradictions. Le bonze ne sait que répondre. C'est la coutume, dit-il, c'est ce qu'on nous a toujours enseigné. N'est-ce pas suffisant ?

“ — On m'a dit qu'il y a une croix sur la pagode, demanda le Père, où est-elle ?

“ — Regardez, dit le bonze, en la montrant de la main. ”

Le Père Moréno vit, en effet, sur le pignon du vieil édifice, une manière de croix d'environ 25 centimètres de haut. Les croisillons ne semblaient pas dépasser la branche verticale de plus de six ou sept centimètres. Le bonze avait bien voulu y mettre une croix en souvenir de son christianisme passé, mais une croix discrète, quelque peu dissimulée qu'on ne distinguait que si l'on en savait l'existence.

“ — Qui a mis cette croix là-haut ?

“ — C'est moi qui l'ai fait mettre quand on a bâti la pagode, parce que les deux religions de Jésus et de Bouddha sont toutes les deux bonnes.

“ — Tu crois ça, misérable ! Observes-tu la religion chrétienne ?

“ — Oui, fit le bonze, et il récita une partie des actes de foi, d'espérance et de charité.

“ — C'est bien, dit le Père ; mais il ne faut plus mélanger des choses si disparates et qui jurent de se trouver ensemble.

Ce
Duc
mais
que
dha
“
drai
“
plut
et qu
bel e
Le
assez
dre :
tard.
Il
décid
terril
Dieu
vons :

Ce n'est pas permis. Puisque tu es sûr, dis-tu, que le Père Duoc t'a baptisé, puisque tu es resté plus de dix ans dans la maison de Dieu, il faut venir avec moi reprendre la pratique de la religion chrétienne et abandonner celle de Boudha qui ne vaut rien. C'est nécessaire pour sauver ton âme.

“ — Ce n'est pas possible, dit le vieux Thâz; que deviendrait cette pagode ?

“ — Vends-la, fais-en ce que tu voudras, abandonne-la plutôt; mais viens avec moi: je prendrai grand soin de toi, et quand tu mourras, ce qui ne peut tarder, je te ferai un bel enterrement. ”

Le Père Moréno continua à le raisonner et à l'exhorter assez longtemps. Le malheureux obstiné ne sut que répondre: c'est impossible, ou bien: je réfléchirai, je verrai plus tard.

Il était convaincu, dit le Père, mais n'arrivait pas à se décider, la grâce efficace lui manquant sans doute, par un terrible jugement de Dieu, et il conclut mélancoliquement: Dieu est tout, nous ne sommes rien. Sans lui nous ne pouvons rien faire. Quel mystère que le salut des âmes ?

C'est un oiseau qui vient de France !

(Extrait du "Petit Messager" de Ning-Po, Chine)

LUNDI dernier, sur les trois heures, toute la population de Tching-hai, à l'embouchure de la rivière de Ning-po, était mise en grand émoi par un bruit inaccoutumé, un ronflement puissant qui se faisait entendre de la ville entière. Qu'est-ce ? Les femmes rentraient précipitamment, saisies de terreur : c'est le dragon qui vole. Les chats mêmes, me disait un chrétien, fuyaient affolés. Les hommes regardaient vers le ciel.

Et voilà qu'un point d'abord apparaît, qui va grossissant à mesure qu'il se rapproche et s'abaisse. Il est maintenant assez près, des ailes se dessinent. C'est un avion qui plane au-dessus de la mer, des collines, vire vers le sud et disparaît un peu plus loin à l'intérieur du pays.

Un quart d'heure après, glissant légèrement sur les eaux qu'il effleure à peine, on voyait un hydroplane s'amarrer auprès de la douane ; sur le gouvernail il porte les trois couleurs :

C'est un oiseau qui vient de France.

* * *

C'est donc le 16 août, date fameuse à retenir peut-être pour la future histoire de l'aviation en Chine que pour la

premi
eaux
Le
c'était
faisai
du fro
bien d
Dor
Ancré
entière
d'avoi
pu tr
vague
à l'aise
moins
de se
Il faut
affront
mainte
Les
consult
sant les
Ning-p
aurait f
retard s
ils avai
et n'en
pu atte
reviendr
premier

première fois un hydroplane français prit contact avec les eaux du Tché-kiang.

Le lendemain, nous partions à Tching-hai pour le voir ; c'était le premier que nous eussions jamais vu, ce qui faisait sourire d'un petit air de pitié nos mobilisés retour du front ; des hydroplanes, ils en ont vu des flottes, eux, et bien d'autres choses encore que nous ne verrons jamais nous.

Donc, sur les quatre heures, nous étions à Tching-hai. Ancré devant la douane où s'était massée la population entière de la petite cité, il était là, attendant pour partir d'avoir fait son plein d'essence, dont heureusement on avait pu trouver une petite provision à Ning-po. bercé par la vague comme une mouette au repos, il se laissait examiner, à l'aise, donnant une impression de légèreté et de souplesse, moins peut-être de confiance et de sécurité. Quelle hardiesse de se lancer sur un si frêle esquif à la conquête des airs ! Il faut un cœur d'acier, une triple cuirasse d'airain pour affronter la mer disait autrefois le poète. Que dirait Horace maintenant ?

Les aviateurs, au nombre de quatre, préparaient le départ consultant leurs cartes mettant au point les moteurs, défaisant les attaches. Nous les aurions bien invités à monter à Ning-po où la population commerçante de notre ville leur aurait fait un chaleureux accueil : mais ils étaient déjà en retard sur leur programme. Partis de Macao le dimanche, ils avaient dû atterrir au Fo-kien pour prendre de l'essence et n'en avaient pas trouvé, et sans Ning-po ils n'auraient pu atteindre Shanghai. Il fallait donc partir : " Mais nous reviendrons, nous dit le capitaine Ricou ; nous sommes les premiers, d'une série."

Quand tout est prêt, les amarres lâchées, le coup de manivelle donné, les deux hélices commencent à tourner en ronflant ; l'hydroplane s'ébranle, s'élance en bondissant sur la vague qui écume ; le mouvement s'accélère, c'est à peine semble-t-il, si la nacelle effleure l'eau, comme la déesse de Virgile qui frôle d'un pied léger les épis ondulant au passage, *nec leves tangit aristas*. Et puis, gracieusement, contournant une jonque, précipitant sa vitesse, le voilà qui " décolle ", — en moins de rien, il était sur mer ; encore un peu et il disparaissait derrière l'île de Po-san dont il venait de survoler le phare.

J'ai vu l'oiseau qui vient de France !

Ma

Lettr

D

de Ma
vaillan
chrétien
des mo
ardents
trentair
une coll
pour ve
n'avons
étonné
augmen
me salu
chef du
nous son

AFRIQUE

Ma première tournée pastorale

A MADAGASCAR

Lettre de Mgr DANTIN, missionnaire de la Salette
vicaire apostolique de Bétafo

I

DEPUIS plus de cinq heures, je chemine par monts et par vaux, l'un des endroits les plus accidentés de Madagascar, soit à cheval, soit sur les épaules de vaillants porteurs envoyés à ma rencontre par nos braves chrétiens qui veulent m'épargner la fatigue. Déjà bien des montées et des descentes ont été dévorées par mes ardents coursiers, lorsque j'aperçois un groupe d'une trentaine de Malgaches se détacher d'un village perché sur une colline, et descendre rapidement à travers la brousse, pour venir se ranger sur le bord du chemin. Comme nous n'avons pas encore de chrétienté en ces parages, je suis étonné de cette manifestation. Mon étonnement va en augmentant lorsqu'un formidable: " Bonjour Monseigneur !" me salue au passage. Mes porteurs s'arrêtent. Alors le chef du groupe me dit : Nous ne sommes pas catholiques nous sommes anglicans ; mais lorsque nous avons appris que

le Grand chef de la religion catholique devait passer chez nous, nous avons décidé de venir le saluer. Voilà qui n'est pas banal ! et qui ne m'était encore jamais arrivé ! Aussi je reste d'adord ébahi ; mais je me ressaisis vite, remercie ces braves gens, leur fait une courte exhortation religieuse que je termine par ma bénédiction épiscopale. Plusieurs se courbent sous ma main bénissante. Puisse ma prière faire germer quelques conversions en ces braves campagnards qui ont l'air d'être des âmes droites ! Qui sait si un jour je ne reviendrai pas bénir une église pleine de néophytes, en ce pays témoin d'une scène si inattendue ?

II

Plus loin, j'arrive sur les bords de la plus grosse rivière de la contrée. Tandis que je descends la côte de la rive gauche, j'aperçois une multitude de Malgaches aux lambas flamboyants groupés sur la rive droite en aval d'un grand pont branlant, où n'osent s'engager mes porteurs. Ils préfèrent passer à gué ce qui n'est pas trop difficile en cette saison.

Mes porteurs sont à peine entrés dans l'eau qu'une fanfare composée de quelques fifres et d'une grosse caisse joue ses airs les plus entraînants. Les chrétiens battent des mains et agitent leurs étoffes blanches en signe de joie. Lorsque j'arrive vers eux ils me saluent d'un formidable : " Bonjour, Monseigneur ; soyez le bienvenu, Monseigneur." Je réponds par quelques bonnes paroles, accompagnées de poignées de main données aux principaux et le convoi se met en route.

C'est une course éperdue le long des sentiers rampants

qui m
une co
c'est d
leurs l
pour l
Bientô
bas bl
heureu
escalad
Après
enfin.
duisant
la foule
Saint-S
plus de
et les se
petit di
Le s
joyeuse
m'aient
Le total
huit chr
Le ler
peut-être
terrible

Il y a
gris. Que
où les ran

qui mènent de ces bas-fonds à la petite ville perchée sur une colline, à une heure de là ! Ce qui est le plus amusant, c'est de voir les grandes dames malgaches trébucher dans leurs beaux souliers à hauts talons, que plusieurs étrennent pour la circonstance (c'est bien l'endroit ! oh ! la mode !) Bientôt une, puis deux, puis presque toutes quittent beaux bas blancs qu'elles font porter par leurs suivantes et sont heureuses d'avoir retrouvé la liberté de leurs pieds pour escalader les pentes abruptes !

Après une ascension des plus pittoresques, nous arrivons enfin. Une foule immense me fait une ovation en me conduisant à la pauvre chapelle de la mission, où je harangue la foule et la remercie de mon mieux. Un salut solennel du Saint-Sacrement termine dignement cette réception. Il est plus de midi, l'appétit a été aiguisé par l'air des montagnes et les secousses du voyage. Aussi, comme l'on trouve bon le petit diner offert par l'aimable Père Feuvrier !

Le soir, compliments variés, accompagnés de cantates joyeuses, puis offrande des cadeaux, les plus riches qui m'aient jamais été offerts par mes enfants de la brousse. Le total s'élève à la belle somme de 350 francs pour les huit chrétientés présentes.

Le lendemain, confirmation de 126 néophytes. Ils seraient peut-être 200 si la méchante grippe n'avait passé avec sa terrible faux, il y a trois mois !

III

Il y a six heures que je suis hissé sur mon grand cheval gris. Quelle gymnastique nous avons faite, en des sentiers où les rampes montantes succèdent aux rampes descendan-

tes : vrais casse-cou ! Enfin j'arrive sur le plateau où se trouve notre modeste église. Au loin on aperçoit le massif de L'Ankaratra, dont plusieurs pics ont près de 3,000 mètres. Là-bas, dans la plaine, des nuages de poussière sont soulevés par le vent : c'est que, de tous côtés, des gens accourent, par des sentiers poudreux, afin de se grouper sur la grande route construite récemment.

A mesure que j'approche du lieu de rassemblement, je distingue d'abord une silhouette noire sur un grand coursier c'est le Père Feuvrier ; puis un beau monsieur malgache, sur un âne bien caparaçonné, puis encore d'autres messieurs et des dames, qui en filanzane, qui en pousse-pousse ; et enfin, une foule immense à pied. J'ai à peine débouché de la vallée que je suis accueilli par de formidables saluts et les éclats d'une retentissante fanfare — une vraie celle-là, avec instruments en cuivre — venue des environs de Tananarive, à la demande de nos chrétiens, pour rehausser les fêtes ; pendant trois jours elle se fera entendre en toutes circonstances, accompagnera les chants d'église et saluera Notre-Seigneur lorsqu'il descendra sur l'autel ou s'élèvera en son ostensor sur la foule pour la bénir.

Je suis étonné de trouver une pareille foule ! Tout le pays est là réuni : protestants et païens, aussi bien que catholiques ! On me dit que le gouverneur a invité tout le monde à venir me recevoir, en ma qualité de français, grand chef de la religion ; il est là lui-même, je le remercie lui et la foule, lui donne une chaude poignée de main ainsi qu'aux notables.

Puis le cortège se met en route. On arrive à la mission, au milieu des chants et des autres manifestations de la joie

la p
par
fen
pra
par
ceu
cetu

U
ma
méd
prot
insti
cont
de la
cie t
repré
der li

Le
messe
encor
beauc
plus d
dispar
dévor

Aml
sis au
geuse.

la plus exhubérante. La foule qui ne peut qu'en faible partie pénétrer dans l'église, se masse aux portes et aux fenêtres. Je lui fais une exhortation sur le service de Dieu, pratiqué suivant sa volonté, dans la véritable Eglise fondée par Jésus-Christ, que je prie d'attirer au vrai bercail tous ceux qui en sont encore séparés ! Suit le salut solennel à cette intention.

Une séance de réception m'est ensuite donnée, où j'ai, à ma droite, le gouverneur protestant, à ma gauche le médecin protestant, et tout autour les autres notables, tant protestants que catholiques. Parmi ceux-ci je signale un instituteur officiel, excellent catholique, qui n'a pas peu contribué à amener le gouverneur et le médecin et à faire de la réception une vraie fête d'union sacrée. Je les remercie tous chaudement de l'honneur qu'ils font au "premier représentant de Dieu" parmi eux et les exhorte à demander la *vraie* lumière au Dieu de vérité.

Le lendemain, ils viennent encore assister à la sainte messe, où je donne la confirmation à 73 néophytes. Là encore, sans la grippe, le chiffre des confirmands serait de beaucoup supérieur ! Elle a emporté, en quelques semaines, plus du quart de la population ! Des familles entières ont disparu ! Plus d'un cadavre, resté sans sépulture, a été dévoré par les rats dans sa maison devenue déserte !

IV

Ambohibary (village du riz) est un chef-lieu de canton sis au centre d'une vaste cuvette encore en partie marécageuse. Comme son nom l'indique, il est entouré de belles et

plantureuses rizières, s'agrandissant chaque année, par le dessèchement de quelque marécage.

Aussi la population du pays, déjà des plus denses, augmente encore d'année en année. La mission d'Ambohibary — bien que de fondation récente — compte plus de 3,000 baptisés, dont 400 à 500 pour la chrétienté centrale. Grâce à une généreuse bienfaitrice, elle possède une école qui reçoit plus de 50 élèves et qui en aura le double dès que les locaux le permettront.

J'y arrivai à une heure du soir, après une chevauchée de 7 heures, à travers les montagnes escarpées et les vallées profondes du massif de l'Ankaratra, le plus accidenté de tout Madagascar. Malgré ces difficultés, un groupe d'une quarantaine de chrétiens et de chrétiennes de Faratsiho voulut m'accompagner et ne consentit à me quitter qu'après m'avoir confié à un groupe des chrétiens d'Amhohibary, venus à ma rencontre. Plusieurs fois, pendant la rude escalade, je leur fis mes adieux et les bénis en les priant de s'en retourner, mais en vain.

Arrivé au col culminant (2,200 mètres), je descendis de cheval, leur adressai une petite harangue de remerciements et de félicitations, présentai à chacun mon anneau épiscopal à baiser, et leur fis des adieux que je croyais définitifs. Remonté en selle, je repris ma marche, seul avec le bon Père Feuvrier, directeur de Faratsiho. Nous avions à peine fait 100 mètres de descente qu'un flot humain se fit entendre derrière nous, atteignit nos montures et les devança même : c'étaient encore nos chrétiens qui, bravant la fatigue, venaient reformer leur escorte d'honneur ! Alors je ne pus m'empêcher de m'écrier, en me tournant vers le Père

Feuvrier to
De fait, je n
tion.

Dans la
m'attendait
chantant à
réception à
chers enfant
leur joie et
la mission ;
la foule. Al
cèrent des j
plus variées

Le dima
Ambohibar
côtés et pr
uns se conf
et font la s
musique, ch
de leur ma
précédée e
priées à la
du Christ ”
des popula
vivre !

Feuvrier tout fier de son monde : “ Ah ! les braves gens ! ”
De fait, je n'avais jamais rencontré tant de sainte obstination.

Dans la cuvette d'Ambohibary, une foule compacte m'attendait pour m'accompagner jusqu'à la mission, en chantant à tue-tête ses plus joyeux cantiques. Après la réception à l'église, où je bénis pour la première fois mes chers enfants d'Ambohibary, tous voulurent me témoigner leur joie et leur bonheur. Ils se rangèrent dans la cour de la mission ; les Pères m'accompagnèrent au balcon dominant la foule. Alors, après l'offrande de divers présents, commencèrent des jeux malgaches, accompagnés des cantates les plus variées et des compliments les plus pittoresques.

Le dimanche suivant, fête comme n'en avait jamais vu Ambohibary. Dès le matin, les foules arrivent de tous les côtés et prennent place dans l'église, trop petite, hélas ! les uns se confessent, d'autres assistent aux messes matinales et font la sainte communion ; à 10 heures, grand'messe avec musique, chantée par les enfants de l'école, sous la direction de leur maître ; ensuite, confirmation de 107 néophytes, précédée et suivie de mes instructions paternelles appropriées à la circonstance. Puissent ces nouveaux “ soldats du Christ ” être tous de vaillants porte-étendard au milieu des populations païennes et protestantes où ils auront à vivre !

ASIE

Le passage d'un typhon à Haimen

Lettre de M. LOUIS PECH, de la congrégation
de la Mission, missionnaire à Haimen
(Tché-Kiang oriental, Chine)

IL vint la nuit comme un malfaiteur, semant sur son passage la terreur et la ruine, emportant des vies humaines.

Trois jours auparavant, j'avais remarqué qu'une mouette volait au-dessus de la ville, comme désespérée, cherchant sur terre un asile. C'était anormal pour Haimen et je disais au Père Yuen : " Cet oiseau semble fuir la mer ; il doit pressentir quelque perturbation : je crois que nous sommes à la veille d'un typhon. "

La journée du jeudi 15 juillet avait été déjà mauvaise avec des rafales impétueuses ; vers les 8 heures du soir, la tempête fit rage. Le vent était d'une violence inouïe ; la pluie n'était plus de la pluie, c'était le déversement à flots de je ne sais quelle réserve d'eau accumulée sur nos têtes, et ces paquets d'eau, poussés horizontalement par la tempête, battaient nos pauvres abris, forçaient les moindres fissures, pénétraient de force dans les habitations les mieux fermées.

Jusqu'à 11 heures de la nuit, ce fut le même déchaîne-

ment
un pe
qu'apl
eût ja
magée
déraci
cidait
dèmes
l'assau
la plac
nombr

Tout
pierres
terre
comme
ceuse,
quelqu
chaume
bles re
abritaie

En m
homme.
ébranle
a de la

Dans
élément
secours
hasard
échappe

ment des éléments conjurés ; puis le vent sembla diminuer un peu ; nous commençons à nous rassurer. Le lendemain, qu'apprîmes-nous ! Ce typhon avait été le plus terrible qui eût jamais ravagé le pays : presque toutes les toitures endommagées, quantité de murs jetés à bas et que d'arbres déracinés ! L'ouragan soufflant avec une rage d'enfer coïncidait avec la marée de la nuit ; aussi les flots s'enflèrent démesurément, ce fut un véritable raz de marée dont l'assaut soudain escalada et renversa les digues qui protègent la place, surprit les habitants dans leurs demeures et fit de nombreuses victimes.

Toute la côte, en effet, est endiguée. Même les digues en pierres ne purent résister ; celles qui n'étaient que de la terre accumulée et encore mal tassée furent emportées comme fétu de paille ; et derrière cette protection si chancelante, des milliers d'habitations étaient là, construites quelques-unes en bois, la plupart en torchis et couvertes de chaume. Contre le choc du flot furieux que peuvent ces faibles remparts et que vont devenir les pauvres êtres qu'ils abritaient ?

* * *

En moins de cinq minutes, l'eau atteint la hauteur d'un homme. La nuit est à son maximum d'obscurité, le vent ébranle tout ; la pluie cingle la figure comme un fouet, on a de la peine à respirer.

Dans ce rugissement de la tempête, dans ce tumulte des éléments déchaînés, que peuvent bien des cris, des appels au secours ! on ne se voit pas, on ne s'entend pas. Une mère au hasard vient de rattraper son enfant ; il est sauvé. Non, il lui échappe, et là auprès d'elle, il coule, c'est fini !

Qui pourra décrire ces horreurs ? Les trois filles d'une famille chrétienne, malgré les efforts surhumains du père et de la mère, n'ont pu être sauvées ; quand la marée se fut retirée, on les retrouva côte à côte, l'aînée de 20 ans, déjà mariée, la seconde, belle enfant de 15 ans, la troisième un bas âge ; et le pauvre père, pour les soustraire aux outrages des chiens errants et prendre le temps de préparer leur sépulture, les cacha ensemble dans une grande armoire laissée là fortuitement par le flot. Seul leur petit garçon fut sauvé, l'enfant du miracle, le bien-aimé, obtenu du ciel par l'intercession de Marie, après un pèlerinage à Notre-Dame de Zo-sé, près de Shanghai. Cet enfant leur reste dans leur malheur, comme le témoin d'une grande épreuve et l'objet d'un nouveau miracle.

Au sujet d'une autre famille chrétienne, dès le matin du 16, circulèrent les plus fâcheuses nouvelles. La grande sœur (19 ans) et les trois jeunes frères avaient, dit-on, disparu. Mon cœur se brisait à cette pensée : la grande sœur n'était pas encore baptisée, parce que fiancée depuis son enfance à un païen, mais combien digne du baptême ! Les trois garçonnets fréquentaient régulièrement notre école. Et ils étaient perdus ! était-ce possible ? Heureusement que bientôt on vint nous rassurer : ils étaient tous vivants. Mais qui dira leurs transes durant cette effroyable nuit ? Leur maison, leurs meubles, tout le bois de construction dont ils faisaient commerce, tout avait été emporté ; et eux, cramponnés par chance à ces bois flottants, ils durent, toute la nuit, au milieu de l'obscurité profonde, sous les rafales d'une pluie diluvienne, attendre la délivrance. Ils eurent la vie sauve, c'était l'essentiel : que d'autres ne l'eurent pas ! Cette

vaillant
que la
ruines
défigur

Et
mère :

“ —
veux a

“ —
affreux
pluie, t

“ —
l'église
demain
baptisé
corps d
au loin

“ —
désolati
sont bri
pierres :

“ —
droit, a
butter c
maçonner
ques de
vers la l

vaillante jeune fille me disait ensuite que, le matin, après que la marée se fut retirée, en dégagant les épaves des ruines de sa pauvre maison, elle trouva plusieurs cadavres, défigurés, méconnaissables, en voie de décomposition.

Et notre petite Mei-yng ! qui le jeudi soir disait à sa mère :

“ — Maman, demain, c'est la fête du saint scapulaire, je veux aller me confesser pour communier.

“ — A quoi penses-tu, ma petite, par un temps si affreux ? Les rues sont des torrents ; même avec un parapluie, tes habits seront trempés.

“ — L'enfant n'insista pas ; elle pensait pouvoir venir à l'église le lendemain de grand matin. Pauvre petite ! le lendemain elle était morte avec sa sœur aînée — celle-ci pas baptisée, hélas ! — et quatre ouvriers de sa maison. Le corps de l'enfant fut longtemps cherché ; on le trouva enfin au loin dans une rizière.

* * *

“ — Et ce n'était là qu'un petit coin de la vaste scène de désolation et de mort. Les jetées, les pontons de bateaux sont brisés, emportés ; des barres de fer tordues. D'énormes pierres soulevées.

“ — Une jonque, de dimension extraordinaire pour l'endroit, a rompu ses attaches et vogue à la dérive ; elle vient butter contre le quai et renverse du coup tout un bloc de maçonnerie qui renforce la digue de pierre. D'autres barques de moindre taille viennent à leur tour, passent à travers la brèche et vont frapper les constructions de première

ligne qui sont littéralement rasées. Quelques-unes même s'enfilent dans l'entrée des débarcadères et pénètrent dans les rues du faubourg. Dès l'aube une foule d'indésirables accourus au pillage sont là pour recueillir les planches et faire main basse sur tout ce qu'ils peuvent emporter.

— Trois jours se passèrent à chercher les cadavres. Haimen seul en compta 160. Les disparus sont autant.

— Les pertes matérielles furent grandes dans le faubourg, partie la plus commerçante de Haimen, où la vague s'engouffra dans les boutiques avec une soudaineté effrayante. La question alimentaire devint angoissante. Les provisions de riz furent mouillées et perdues en partie et, durant plusieurs jours, l'approvisionnement fut difficile ; tant que dura l'inondation on vécut au jour le jour, sans savoir ce que l'on mangerait le lendemain.

* * *

— J'ouvris très grandes les portes de nos divers établissements aux plus nécessiteux des inondés (1). Je reçus et chrétiens et païens qui, par crainte d'une nouvelle tempête pour la nuit suivante, n'osaient plus rester dans leur maison chancelante. La marée monta moins furieuse. La troisième nuit, l'eau fut contenue par les digues. Le typhon était passé, la misère restait.

Peu à peu, de loin arrivèrent les courriers apportant les plus sinistres nouvelles ; toute la côte avait subi le choc brutal et les morts alors devaient se compter par milliers.

(1) La résidence, l'église et l'orphelinat sont bâtis sur une petite éminence et n'ont pas été atteints par le raz de marée.

On i
grou

N
truct
rema
privi
mais
emba
De
refai
trepr
oblige
vre, l
beauc
ouvri

No
rebâti
au mo
quatre
dollar
plus h

Dan
de Tch
partie,
tées, et

Ajou
va mor
dation

On me cita un endroit où l'eau en se retirant avait laissé groupés, en un sinistre tas, cent vingt cadavres.

• • •

Nous avons à remercier Dieu qui a préservé de la destruction nos maisons de rapport. Les païens ont tous remarqué que, dans ce désastre, la mission catholique a été privilégiée. J'avoue que le malheur aurait pu être grand, mais les pertes, cependant, me mettent dans un cruel embarras.

Des réparations s'imposent urgentes. Et d'abord, il faut refaire la partie de la digue qui est à notre charge ; l'entreprise est donnée : c'est cinq cents dollars, que j'ai été obligé d'emprunter. Puis, il y a toutes les toitures à resuire, bien des murs à refaire. Dans nos établissements, beaucoup de réparations de détail tiendront longtemps les ouvriers chez nous.

Nos chapelles ! Mao-ling est complètement à bas ; je vais rebâtir le plus économiquement possible, mais il y faudra au moins trois cents dollars. Lou-kiao, maison endommagée, quatre-vingts pieds de mur par terre : il faut compter cent dollars. Jeun-king, Ong-kia-djiang, Shu-teo-meng ne sont plus habitables.

Dans l'île de Nio-Ouain, c'est surtout la vieille chapelle de Tching-dang-pé qui me fait peine : toute la toiture est partie, les portes ont été enfoncées, les fenêtres emportées, etc.

Ajoutez à cela la cherté croissante du riz, dont le prix va monter encore après les ravages qu'a dû causer l'inondation à la récolte presque mûre.

Or, le 15 juillet au soir, au moment même où ce désastreux typhon s'acharnait sur ma pauvre paroisse, tandis que l'ouragan ébranlait les volets de ma chambre, j'avais là, sur ma table de travail, toute une paperasse non encore classée. Je venais de boucler mes comptes annuels avec cela, va sans dire, un gros déficit. Mauvaise gestion, peut-être ? Mon Dieu ! non, vous le savez, la cause en est ailleurs et je n'ai pas à raconter ici plusieurs années de misères. J'en suis réduit aux restrictions formelles : nos écoles ne reçoivent plus d'internes ; le catéchuménat, étant forcé-ment gratuit, faute d'argent, est à peu près déserté. J'ai eu l'extrême douleur de voir afficher à la porte de la Sainte-Enfance, ces quelques mots : " Pour le moment, on ne reçoit plus de petits enfants ". Quand je collais moi-même cette affiche, j'étais bouleversé, comme si je commettais un crime. Il me semblait entendre ce reproche d'en-haut : " Que fais-tu là ? N'ai-je pas dit : Laissez venir à moi les petits enfants ? " Et je répondis tristement, dans le fond de mon cœur : " Oui, je sais, Seigneur ; mais je suis si pauvre ! — Et moi, ne puis-je pas t'aider ? Demande... "

Et, pour obéir, je demande et... j'attends.

LI
No
gnem
religi

" Il
Chaque
tes. T
missio
en oric

" O
fait es
sède u
pui à
grand
même
tion év
se déve
organie
s'applic
locale e

" La
séminar
démont
intelect
nombre

L'ÉVANGÉLISATION DE LA CHINE

Nous empruntons à une revue de Paris quelques renseignements d'une précieuse documentation sur le mouvement religieux en Chine :

" Il y a actuellement, en Chine, 2 millions de catholiques, Chaque année on compte environ 200,000 baptêmes d'adultes. Tel est le résultat des efforts de 53 évêques et de 2,500 missionnaires. C'est une vague de foi qui déferle d'occident en orient et compense les pertes que l'Eglise subit en Europe.

" On constate un grand mouvement de conversions. Ce fait est d'autant plus intéressant à noter que ce pays possède une antique civilisation pouvant servir de point d'appui à la propagation de la foi. Encore aujourd'hui, un grand nombre de Chinois s'intéressent à la philosophie. De même que les philosophes grecs ont préparé une civilisation évangélique des apôtres, de même on peut espérer voir se développer en Chine un programme religieux, vaste et organique — chose presque impossible en Afrique, où s'applique avec plus de profit une méthode d'évangélisation locale et partielle.

" La Chine possède 1,000 prêtres indigènes, formés au séminaire chinois et n'étant jamais venus en Europe. Cela démontre à la fois et l'utilité de ce séminaire et les capacités intellectuelles, de ce peuple qui peut fournir en grand nombre des vocations d'hommes studieux, habiles et actifs "

AFRIQUE

MZEE LE SORCIER

Lettre du R. P. BLAIS, de la congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Nairobi) vicariat apostolique de Zanzibar)

“ Vieux ” (1), il l'était depuis le surlendemain de sa naissance. C'était le nom, en effet, que lui avaient octroyé les parents de son père, en ce jour où, déjà ! il devint orphelin ; d'après ces profonds psychologues, il ne pouvait être que vieux celui qui n'avait plus ni père ni mère.

Quand j'eus le plaisir de faire la connaissance de Mzee, il était alors réellement vieux et de nom et de fait. Armé de quelques branchages qu'il qualifiait du nom de balais, il traînait tout le long du jour son grand corps que le poids des ans courbait vers la terre, balayant tant bien que mal, plutôt mal que bien le camp des ouvriers de plantation de Maboko (2).

Entreprendre la conversion de ce vieux me semblait bien

(1) Mzee, en kiswahili, signifie vieux.

(2) Maboko : nom d'une des stations de la ligne du chemin de fer de l'Ouganda, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Nairobi. Le nom officiel est Athi-River, mais celui de Maboko est beaucoup plus connu des indigènes.

témé
il éta
disait
irrég
rense
mauv
petits
aussi.

Pui
d'ann
a de c
eu des
s'était
depuis
Il ne m
l'Afriq
Bagan
allema
nouve
razzias
Au bou
congé
Touj
Anglai
ligne d
lacs. M
engage
de qua

téméraire : d'après les histoires qu'on racontait à son sujet, il était loin, bien loin même, du chemin du paradis. On disait que, malgré les années, il vivait dans une situation irrégulière avec une personne qu'il appelait sa cuisinière ; et, renseignement pris, je constatais que c'était vrai. Les mauvaises langues ajoutaient que Mzee se faisait de bons petits revenus en se livrant à la sorcellerie ; et c'était vrai aussi.

* * *

Puis, il avait mené une vie si mouvementée depuis tant d'années. Avant l'occupation du pays par les Européens, il y a de cela déjà bien longtemps ! Mzee s'était marié, il avait eu des enfants, mais, un beau jour, le goût des aventures s'était emparé de lui, et ce goût ne lui avait passé que depuis que ses forces ne lui permettaient plus de voyager. Il ne mêla d'abord aux Arabes ; en leur compagnie, il traversa l'Afrique, de Mwanza sur les rives du Victoria-Nyanza à Bagamoyo sur les bords de l'Océan indien. Vint l'occupation allemande ; Mzee essaya de la vie militaire avec ses nouveaux maîtres. Il en eut vite assez : si les voyages et les razzias étaient de son goût, la discipline lui était à charge. Au bout de dix-huit mois, usant de ruse, il réussit à se faire congédier pour cause de maladie.

Toujours en veine de nouveautés, il apprit alors que les Anglais recrutaient des ouvriers pour la construction de la ligne de chemin de fer qui devait relier la côte aux grands lacs. Mzee se rendit sur le champ à Mombasa, prit un engagement dans l'*Uganda Railway*, où il fut occupé près de quatorze années.

Il travailla à la construction de la ligne entre Kibwezi et Kisumu. La ligne livrée à l'exploitation, la compagnie employa successivement notre homme aux stations de Mombasa, de Nairobi, de Maji-ya-chumvi, de Makindu, de la Thika, jusqu'au jour où, las enfin de courir, Mzee s'engagea parmi les ouvriers de la plantation de sisal de Maboko.

Trois ans durant, il usa ses dernières forces à labourer la terre et planter des pieds de sisal. Mais les années s'étaient ajoutées aux années, les forces s'étaient épuisées, l'on dut mettre notre vieux en une quasi-retraite en le chargeant du balayage du camp. C'est là que l'attendait la grâce de Dieu.

* * *

Un ensemble de circonstances favorables m'avait amené à établir à Maboko, d'abord une école, puis deux, enfin une chapelle-école. C'est pendant l'une de mes visites à l'école primitive que j'avais rencontré Mzee dans son emploi de balayeur. Nous avions bavardé ensemble et étions assez vite devenus de bons amis, mais de religion, il n'avait été nullement question. Avec les renseignements que j'avais, je ne croyais pas vraiment qu'un jour je pourrais compter ce vieux sorcier au nombre de mes catéchumènes.

Cependant, plutôt par acquit de conscience que par espoir de réussite, j'avais dit au catéchiste de tâcher d'entamer le bonhomme, et surtout de faire tous ses efforts pour que, s'il tombait dangereusement malade, il ne mourût pas sans le baptême. Aussi, vous pouvez juger de ma surprise et de ma joie quand, lors d'une nouvelle visite, l'on m'annonça que

Mzee assistait régulièrement aux catéchismes. D'ailleurs lui-même vint clop'in-clopant me faire part de l'événement et me demander une médaille.

* * *

La grâce avait commencé son œuvre, elle devait l'achever assez promptement, en aidant notre vieux catéchumène à se débarrasser des principaux obstacles à sa complète conversion.

Un jour, Mzee m'affirma très solennellement que jamais plus il ne se livrerait à la sorcellerie. J'appris plus tard que Mzee y avait été fortement encouragé par un de ses clients qui, ayant découvert la fourberie du sorcier, par vengeance, s'était emparé de tous ses remèdes et instruments.

Restait la cuisinière... une bonne cuisinière, surtout quand on est vieux, c'est bien dur de s'en séparer ! Eh bien ! Mzee, au douzième mois de son catéchuménat, eut enfin le courage de notifier son congé à la dame et de l'inviter à chercher fortune ailleurs.

Rien ne s'opposait plus au baptême du brave homme ; cependant l'instruction !... Ah ! l'instruction laissait beaucoup à désirer. La vieille tête ne pouvait plus rien retenir. Mzee était un modèle de régularité aux catéchismes : toujours arrivé bien avant les autres il ne sortait que le dernier. Il est vrai que c'était un peu par précaution qu'il agissait de la sorte, car s'il s'était joint au tohu-bohu de l'entrée ou de la sortie des classes, il eût couru grand risque d'être un peu bousculé par les autres catéchumènes, jeunes et turbulents.

Cette bonne volonté notoire, unie au désir ardent qu'il

avait de devenir l'enfant de Dieu, gagna sa cause ; quelques mois après avoir rompu avec le dernier obstacle à sa conversion, il fut admis au saint baptême.

• • •

Le baptême !... Mzee le désirait ardemment, mais il ne s'attendait pas au dernier tour que le diable lui réservait au matin du grand jour où définitivement il devait renoncer à son ancien maître pour se donner à Notre-Seigneur.

Nous étions à notre dernière classe de catéchisme, je venais d'expliquer les cérémonies et prières du sacrement, lorsqu'un noir, chargé de deux immenses sacs indigènes, se présente devant moi, dépose son chargement à terre et me dit ces simples mots :

“ — J'ai appris que Mzee va devenir l'enfant de Dieu, que tu te disposes à le baptiser ; c'est pourquoi je t'apporte les remèdes et autres choses dont il se servait autrefois pour tromper le monde.

C'était le client qui avait volé à Mzee tous ses ustensiles de sorcellerie. Il venait en faire restitution devant moi, en vue très probablement, le diable le poussant, de jouer un mauvais tour à celui qui avait, naguère, essayé d'abuser de sa crédulité.

Je me tournai vers Mzee, et, prenant un air courroucé, je lui dis :

“ — Qu'est-ce que tout cela ?

“ — Ce sont mes remèdes et instruments de sorcier, me confessa-t-il humblement, mais tu sais bien, Père, que j'ai abandonné ces choses-là.

“
E
ran
les
por
à m
enfil
mau
été
de p
ou f
des c
sont
dépo
cœur
je n's
boîte
de pa
sorcier
“ —
ce qui
feu d
Croye
qu'il j
brasie
“ —
du dia
taki k

(1) J

“ — Alors que feras-tu maintenant ?

“ — Je vais tout brûler sur-le-champ...”

Et, joignant l'acte à la parole, mon ex-sorcier se met à ramasser herbes et brindilles sèches qui se trouvent dans les environs, il en fait un bûcher qu'il dresse devant la porte de la chapelle-école, et sur ce bûcher, il étale au fur et à mesure, tout ce qu'il retire des deux sacs. Ce sont des enfilades d'os de serpent, des coquillages, des poils d'animaux, des griffes de lion, ce sont des clous dont la pointe a été forgée en forme de couteau, c'est unealebasse remplie de pois de différentes espèces pour tirer la bonne aventure ou faire la divination, ce sont des cartouches de fusils et des dents de sangliers contenant de prétendus remèdes, ce sont des boîtes en fer blanc dans lesquelles Mzee avait déposé, dans l'une de la graisse de fauve, dans l'autre le cœur desséché d'un lion dans les autres, que sais-je?... je n'ai pas eu le courage de continuer l'inspection de ces boîtes, tant elles étaient crasseuses. Mzee recouvre le tout de paille, va chercher du feu, et... allume. Courage ! vieux sorcier, brûle ce que tu as adoré.

“ — Jusque-là, j'avais été assez attentif à regarder tout ce qui composait le bazar d'un sorcier, mais, pendant que le feu dévorait l'holocauste, je m'occupais à autre chose. Croyant que Mzee me parlait, je me retournai : aussi droit qu'il pouvait se maintenir, les mains étendues au-dessus du brasier, le vieux prononçait cet acte d'abjuration.

“ — J'ai fini de brûler ces remèdes qui sont des choses du diable ; je ne veux plus du diable. *Simtaki shetani, simtaki kabisa* (1). Je ne veux pas aller brûler chez lui, en

(1) Je ne veux pas du diable, je n'en veux pas du tout.

enfer ! Maintenant, je veux être l'enfant de Dieu, je veux être à lui toujours. Ces affaires de sorcier que je brûle, je n'en veux plus, je n'en veux plus, je n'en veux plus.

“ — Puis, prenant un ton un peu moins solennel, il continuait son discours, tout en jetant de nouvelles herbes sur le bûcher, pour attiser le feu. Malgré sa bonne volonté l'autodafé dura près d'une heure. Enfin il ne resta plus que des cendres, quelques clous, des débris disloqués de boîtes de fer blanc, des cartouches vides ; et le vieux répétait toujours : Tout cela je n'en veux plus, je ne le ferai plus, je veux être l'enfant de Dieu.

• • •

“ — L'après-midi, Mzee revint là où le matin il avait brûlé ses sorcelleries. Derechef, il renonça au démon, à ses pompes et à ses œuvres ; il fut introduit dans l'église de Dieu, et l'eau sainte coula sur son front. Mzee le sorcier était devenu Mzee Timothée.

L
d'a
enc
l'éc
dan
trav
jeur
joie
Q
sémi
" rec
" pet
carn
D
de l
intér
sollic
est d
—
(1) L
l'Ecole
qu'elle

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

ET LES " PETITS PRÊTRES "

Extrait de la " Semaine religieuse " d'Aix

Les " petits prêtres ", ce sont les prêtres de demain ou d'après-demain, ce sont les élèves de nos séminaires, ce sont encore tous les enfants qui fréquentent le presbytère, l'école presbytérale (1) pour entrer bientôt dans l'autre, dans l'asile de bénédiction, la maison de prière et de travail, où l'Eglise maternelle prépare avec tendresse la jeunesse cléricale aux devoirs, aux sacrifices et à l'ineffable joie du sacerdoce.

Qu'il me soit permis de signaler à tous les amis des séminaires et des vocations ecclésiastiques, à tous les bons " recruteurs ", une aimable et puissante protectrice des " petits prêtres ", la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, la chère carmélite de Lisieux.

Dans sa courte vie terrestre, qui tient en quelques années, de 1873 à 1897, notre Sœur Thérèse s'est particulièrement intéressée à la sanctification et au ministère des prêtres. Sa sollicitude était dans la plus pure tradition carmélitaine. Il est de fait que, depuis la grande Thérèse, les communautés

(1) Mgr Gibier, évêque de Versailles, vient de publier un article sur l'Ecole presbytérale où il explique ce qu'elle est, ce qui s'y fait, ce qu'elle peut produire.

qui suivent sa réforme ont toujours apporté le plus grand zèle à la prière pour les prêtres.

Le sacerdoce ! La petite carmélite était ravie d'admiration en songeant à la transcendante dignité, aux sublimes pouvoirs du prêtre. Elle note avec une simplicité charmante : " Je pensais souvent que si mes petits frères ne s'étaient pas enlevés au ciel, j'aurais eu le bonheur de les voir monter à l'autel, ce bonheur, je le regrettais. "

Elle aimait à prier pour les prêtres qui se recommandaient à elle ou pour lesquels on demandait l'appui de sa charité ! Elle s'intéressait particulièrement à deux " missionnaires ". Elle leur écrivait, je note ce mot délicieux : " Ce qui m'appartient appartient à chacun d'eux ; tout, oraisons, sacrifices, élans vers le meilleur. "

A l'un de ces privilégiés, Sœur Thérèse écrivait, en date du 4 août 1897 — elle est morte le jeudi 30 septembre de la même année—ces lignes si émouvantes : " Au moment de paraître devant le bon Dieu, je comprends qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : travailler uniquement pour lui... je ne meurs pas, j'entre dans la vie... et tout ce que je ne puis vous dire ici bas, je vous le ferai comprendre du haut des cieux. "

Ayant promis de passer son ciel à faire du bien sur la terre, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus demeure fidèle aux engagements de sa charité. Elle continue à solliciter. Elle prie pour le ministère des prêtres, et en particulier pour leur apostolat à la recherche et à la culture des vocations. Il faut citer quelques extraits de la lettre d'un curé du pays basque adressés à la revue eucharistique *Hostia* et publiés dans le numéro de juillet-août 1920 :

“
bon
vous
la c
donr
comi
pour
bien
sert à
veill
“
quem
muni
jours.
après
La
vocat
tienne
les dé
divin.
prêtre
indivi
la Per
le rec
conten
jour et
Prêt
collabo

“ Parlez-nous souvent de Sœur Thérèse : je crois que le bon Dieu l'a chargée de protéger les vocations. Que voulez-vous, mon Père, chacun a sa façon de faire. La mienne est la confiance en Sœur Thérèse : elle m'a réussi. Elle m'a donné onze vocations. J'ai au collège onze *petits prêtres*, comme je les appelle. Et ils sont à moi : je ne les vendrais pour rien au monde, ni eux, moi. Le diable nous tracasse bien quelquefois : il y a des crises. Mais ce n'est rien. Ça sert à nous faire redoubler de ferveur. Et puis, Sœur Thérèse veille !

“ ...Je forme mes enfants de la paroisse aussi *eucharistiquement* que possible. A peu près tous font la sainte communion deux fois par semaine, quelques unités tous les jours. Le proverbe dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. Pour moi, après Jésus-Eucharistie, c'est Sœur Thérèse... ! ”

La petite Thérèse protège le prêtre dans sa recherche des vocations parmi les enfants du catéchisme, de l'école chrétienne ou du patronage, travail difficile où ne manquent pas les déceptions, mais où surabondent aussi les joies de l'amour divin. Et elle aide, dans le labeur de la culture des “ petits prêtres ”. Quel labeur ! Il s'agit de transformer de pauvres individualités aux visions terrestres — tels, les apôtres avant la Pentecôte — en des personnalités supérieures, qui dans le recueillement, dans l'intimité avec Jésus, dans l'incessante contemplation de l'Idéal divin, s'élèvent un peu plus chaque jour et élèvent les âmes.

Prêtres-éducateurs, aidez-vous, aidons-nous de la précieuse collaboration de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

ASIE

Fleurs et épines du Kiang-Si

Par M. HENRY WATTHE, missionnaire lazariste

COMME QUOI JE FAIS PEUR AU DIABLE !

JE me souviens d'un trait de jeunesse, en Flandres françaises : nous étions, à Houtkerque, en pleine " cueillette du houblon ". C'est un peu la vendange de nos pays du Nord. Pour cueillir les précieux cônes du houblon, il faut de nombreuses petites mains... on fait appel à toutes les femmes du pays et de la Belgique voisine. On travaille tout le jour en papotant, et l'on papote encore le soir. Que voulez-vous que l'on se raconte ainsi tout le long du jour et bien avant dans la nuit, si ce n'est des histoires de loups garous, des gestes du mauvais, la vieille histoire, de maître Baekelandt, le Cartonche du terroir. ?

Ce soir-là, dans un cercle de bonnes gens, on avait parlé longuement des âmes en peine qui rôdent dans les campagnes, par les nuits noires; on avait parlé du démon aussi, cet être malfaisant qui se substitue parfois aux âmes du purgatoire afin de mieux effrayer les bonnes gens. Plus

d'un
feux
vent

Im
mond

"

plus

de sa

Acair

appel

Ah

de, le

arrête

rapid

se jet

c'est l

fit do

bruit

odeur

niser

reux ?

18 ans

ses me

Le l

gravée

avait l

démon

frisson

bas, de

mon er

gravée

d'une commère avait vu, par les chemins, de ces terribles feux follets qui vous guettent aux carrefours et vous suivent pas à pas, projetant au loin votre ombre falote.

Impertinent et sceptique, je riais des frayeurs de tout ce monde crédule.

— Ah ! petit, ton scepticisme te jouera de vilains tours plus tard. Tobie de Saint-Acaire lui aussi riait des frayeurs de sa mère. Un soir un feu follet vint survoler le bois Saint-Acaire, Tobie le vit et, avec une audace impie, il se mit à appeler l'âme errante ou le démon... ”

Ah ! le malheureux !... il vit venir à lui, comme un bolide, le feu du ciel ; les grands chênes de la forêt ne purent arrêter sa course, il passait à travers les branches avec une rapidité vertigineuse... et Tobie, le misérable, d'un bond, se jeta dans la maison de sa mère, en criant : “ O mère, c'est le diable qui nous arrive ! ” La pauvre mère effrayée fit douze signes de croix... et tout à coup l'on entendit un bruit formidable, toute la maison se trouva ébranlée, une odeur âcre comme celle du soufre qu'on brûle pour immuniser le houblon se répandit dans l'air ! Tobie, le malheureux Tobie, était tombé aux pieds de sa mère ; malgré ses 18 ans, il pleurait comme un enfant, il tremblait de tous ses membres ; il perdit à jamais la raison.

Le lendemain, quand Mme Tobie osa enfin sortir, elle vit, gravée sur la porte d'entrée, une main décharnée, le feu avait brûlé le bois de chêne sous la main de l'âme ou du démon. “ Vous l'avez vue, cette main, M. Henry ? ” Un frisson parcourut l'assistance ! Chacun aurait pu voir, là-bas, dans la vieille demeure de Saint-Acaire où j'ai passé mon enfance, cette porte de chêne massif et la main de feu gravée dans le bois. Il y a là, en effet, les traces d'une

brûlure profonde et l'on pourrait y trouver la paume d'une main et les cinq doigts.

Je riais toujours et la bonne femme, désespérée de mon salut, s'écria : " Oh, M. Henry ! il sera le désespoir de sa mère : il n'a pas la foi !... "

• • •

" Quand on parle du diable, on voit sa queue ", le proverbe le dit et il a souvent raison. Cette fois on parlait du diable ou de diableries, nous ne vîmes pas sa queue, mais bel et bien un beau feu follet qui, accouru des rives de l'Yser, survolait les hautes perches de la houblonnière paternelle.

Une commère le vit, se signa, donna l'alarme. Une vieille sorcière était morte, là-bas, près de l'Yser, quelques jours plus tôt; elle n'avait jamais eu d'enfants et l'on racontait d'elle des choses effrayantes. Assurément personne n'avait prié pour son âme.

Quelqu'un dit : " C'est la vieille Rosalie ! " la sorcière en question.

Resté seul assis, je me levai et, sans réfléchir un instant, je me mis à faire de grands gestes d'appel en criant : " Rosalie, est-ce toi ? Ah ! Rosalie viens ! viens ! "

Des cris de terreur étaient partis de toutes les poitrines, tout mon monde s'était sauvé; les portes avaient été fermées au verrou, et j'entendais : " Jésus, Marie, ayez pitié de lui ! Oh ! le malheureux ! le malheureux !... " Je crus entendre des sanglots.

Rosalie devait être sourde et aveugle, elle ne vint pas. Satan ne vint pas non plus. Je riais de ma victoire et de la

fraye
duire
liées

Un
est ex
jours
est ce

Da
son d
faire
toujo

Da
mon i
Lo-ta
ces du

De
maiso
ouvert

Je
veuve

vêtue
ses; el
chose

figure
que je
s'allun

C'ét

avec le

frayeur insensée de tout ce monde et je m'offris à reconduire bravement les quelques commères attardées domiciliées dans le village.

Une bonne vieille prononça le mot de la fin : " M. Henry est extraordinaire, il fait peur au diable ! " Je me suis toujours rappelé ce trait et je ne sais si je lui fais peur, mais il est certain que jamais je n'ai eu peur du diable.

Dans ma vie aventureuse, j'aurais pu avoir cent fois raison de trembler devant le malin, jamais il n'a réussi à me faire peur et le fait suivant semble bien prouver que c'est toujours lui, le misérable, qui a eu la " frousse " .

* * *

Dans ma petite maison de Loung-tsuen, tout au début de mon installation, après les persécutions de mon " ami " Lo-ta-mien, je logeais dans le galetas afin de laisser les pièces du rez-de-chaussée aux catéchumènes et aux écoliers.

De là-haut, je plongeais mes regards dans une grande maison voisine, du moins dans la pièce centrale, toujours ouverte.

Je fus vite intrigué par les gestes étranges d'une jeune veuve qui régnait dans cette vaste pièce; elle était toujours vêtue d'une manière étrange, un peu à la façon des bonzesses; elle avait un ton de voix plus étrange encore, quelque chose du ton nasillard des eunuques du Palais impérial; sa figure congestionnée était illuminée par deux petits yeux que je voyais mal de loin, mais où des flammes semblaient s'allumer parfois.

C'était une pythonisse, elle avait un commerce fréquent avec le démon, chacun l'affirmait. Elle ne s'en cachait nul-

lement; au contraire: de grands caractères bleu-flamme, imprimés sur papier jaune, annonçaient aux passants que la dame Léang (c'était son nom) guérissait toutes les maladies, grâce à ses relations avec l'esprit des Monts du Sud.

La renommée de la Léang, plus encore que les caractères flamboyants qui ornaient sa porte, lui attirait une foule de clients, tous affligés de quelque maladie ou représentants de quelque malade désespéré.

A peine le client avait-il exposé sa requête que la Léang se mettait en prières. Étaient-ce des prières que ces hurlements sinistres qu'elle poussait vers l'image grimaçante de son esprit des Monts du Midi?... Elle y mettait tant d'ardeur, tant de feu, que je ne pouvais saisir le sens de ses paroles cabalistiques; peut-être même n'avaient-elles aucun sens. Je voyais la malheureuse s'agiter violemment, se prosterner, se jeter à terre, se relever, faire de grands gestes de menace ou de supplication à son Esprit; puis elle se calmait peu à peu et sa voix s'adoucisait, ses yeux se fermaient, son corps ruisselait de sueur, s'affaissait sur un canapé (*kan* chinois) et elle chantait des formules médicales que son jeune fils notait à mesure. Ces ordonnances, j'en ai vu plusieurs, étaient rédigées dans un style parfait et semblaient dénoter une connaissance approfondie de la médecine chinoise; la Léang était profondément illettrée pourtant et ne connaissait rien en médecine.

* * *

L'ordonnance écrite, le malade partait après ces recommandations finales: " Tu vas garder une entière confiance dans l'esprit des Monts du Sud; prends cette ordonnance, tu l'avaleras à jeun, en invoquant mon esprit ", ou encore:

" Tu
lante
répar
la se
Sa
nanc
publi
cadea
signe
gâtea
La
parfo
l'Esp
nais q
de voi
ble, qu
prodig
surnat
étaien
compé

Afir
de mo
Léang
par u
sans m
elle se
chrétie
Et il
été inca
présenc

“ Tu mettras cette ordonnance dans un bol d'eau bouillante; tu verras que tous les médicaments que j'ai nommés répandront leurs sucs bienfaisants dans cette infusion par la seule force de l'esprit... tu boiras et tu seras guéri. ”

Sans aucun remède et par la seule infusion de l'ordonnance, les malades guérissaient en effet, disait la rumeur publique et cette rumeur était appuyée d'innombrables cadeaux en nature que je voyais affluer toute la journée en signe de reconnaissance: poulets, canards, oies, jambons, gâteaux, etc... etc.

La rumeur publique aussi prétendait que la Léang était parfois soulevée de terre, pendant ses communications avec l'Esprit. Je n'ai jamais rien vu de pareil, mais je reconnais que ses contorsions étaient extraordinaires, que son ton de voix prenait parfois des intonations d'une acuité incroyable, que son attitude, quand le calme était revenu, tenait du prodige; elle paraissait alors vraiment sous une influence surnaturelle et les formules compliquées qu'elle dictait, étaient assurément au-dessus de son intelligence et de sa compétence.

• • •

Afin de mieux voir, à plusieurs reprises, je suis descendu de mon galetas et suis allé jusqu'à la porte même de la Léang pendant qu'elle était en pleine agitation. Comme, par un effet magique, toute son énergie tombait alors, et sans m'avoir aperçu, elle savait que j'étais là, car aussitôt elle se retournait et disait: “ Il y a ici un prêtre ou un chrétien... l'Esprit me le dit, l'Esprit ne viendra pas. ”

Et il ne venait pas en effet; elle m'a avoué qu'elle aurait été incapable de dicter aucune de ses formules pendant ma présence, et, à plusieurs reprises, elle m'a supplié de rega-

gner ma maison afin " qu'elle puisse gagner son pain " par l'exercice de ses " fonctions sacrées ".

Il suffisait donc de ma présence pour arrêter le démon dans ses manoeuvres, car c'était réellement le démon qui opérait en elle... à moins que cette pauvre femme ne fût sous l'influence de quelque esprit inconnu et qui ne s'appellerait plus Satan — les scientifiques trouveront cela peut-être, — à moins que la suggestion ne soit pour quelque chose en tout cela... Comment alors ma seule présence pouvait-elle empêcher la suggestion ou l'autosuggestion d'opérer ?

Quand les chrétiens de Loung-tsuen se multiplièrent, la Léang dut transporter plus loin le théâtre de ses opérations, car nos chrétiens avaient, eux aussi, le don de faire peur au diable, et ils allaient souvent, par curiosité ou par malice, exercer leur puissance merveilleuse.

J'ajoute ce détail pour que vous n'alliez pas croire que j'aie des prétentions comme thaumaturge, certes non ! tous mes chrétiens n'étaient pas de petits saints et pourtant tous avaient le don d'arrêter la dame Léang dans ses élans et ses cures merveilleuses.

Elle finit même par se brouiller entièrement avec l'Esprit des Monts du Sud et c'est alors qu'elle porta ailleurs ses pénates. Je n'en ai plus eu de nouvelles.

* * *

Ah ! si mes bonnes commères d'Houtkerque avaient été là ! elles auraient trouvé que j'avais bien raison de n'avoir pas peur du diable ; elles auraient même pu constater que réellement le " diable avait peur de moi ! " Peut-être aurait-il eu peur d'elles... à moins qu'elles n'aient eu peur les premières !

N

V

teaux,

C'es
l'horiz
midi !
vent et
les cou
Stream
tantané
qui, de
chevelu
sur la v
avidés c
Jul !

Sous
une blaz
pittores
signalen
guillann
accroché
dieulaire

NOËL EN NORVÈGE

Glaedelig Jul !
Joyeuse fête de Noël !

VOICI Noël, la grande fête ! Il pleut à Bergen. Partout ailleurs, sur le bord des fjords, sur les plateaux, sur la pente des collines et des montagnes, il neige !

C'est que le soleil de minuit a disparu bien loin derrière l'horizon. Il est même en train de se changer en nuit de midi ! Les vents du nord, privés de ce grand calorifère, arrivent excessivement froids ; ils pénètrent avec impétuosité les couches d'air qu'échauffent les exhalaisons du *Gulf-Stream*, et toutes leurs vapeurs saturantes se congèlent instantanément, se cristallisent et deviennent des tourbillons qui, depuis deux mois, tombent en étoiles sur les blondes chevelures ; en fleurs, dessinées dans la plus fine des gazes, sur la verdure des sapins ; en joie indicible sur les "skis" avides de nouvelles randonnées. Bref, c'est Noël ! *Glaedelig Jul !*

• • •

Sous le ciel plombé de la nuit s'étend du Midi au Nord une blancheur immense où s'élèvent çà et là les *gaards*, ces pittoresques maisons de bois dont les fenêtres lumineuses signalent, au milieu des campagnes, des chants et de gaies guillannées. Au lustre de plusieurs de ces habitations est accrochée, en effet, une touffe de gui ou *mysteltoe* perpendiculairement au cercle près duquel tourbillonne la joyeuse

jeunesse. En général, cependant, le gui de chêne est remplacé par le sapin et " l'An Neuf " par le *Glaedelig Jul*.

• • •

Dans les villes, le sapin installé au plus bel endroit de la maison, vient du marché où, quinze jours avant Noël, les gens de la montagne en amènent des profusions de taille variée: de grands sapins pour les riches habitations et de tout petits pour les plus humbles demeures. Grand ou petit, cet arbre est partout le bienvenu de la saison, car, au milieu des frimas et des tristesses désolantes de novembre et de décembre, il apporte au Norvégien, l'espérance ; il lui chante délicieusement au cœur le retour de l'Emmanuel, Lumière et Joie du monde, *Glaedelig Jul !*

• • •

Tout enrubanné, ce roi de la fête est étincelant de lumière. A ses branches pendillent des filaments d'or et d'argent, des figures d'anges, des fruits du paradis, et, à l'abri de son ombre, une table est non seulement couverte d'objets plus ou moins mystérieux que les jeunes filles ont brodés dans le plus grand secret en croquant les pommes âpres du Hardanger, et qui sont destinés à être donnés en étrennes aux parents, aux fiancés, aux amis ; mais encore chargée de joujoux et de sucreries que les petits regardent avec des yeux brillants du feu de leur ardente convoitise, de toute leur naïve curiosité enfantine ; pour eux n'est-ce pas le meilleur *Glaedelig Jul ?*

• • •

La
répét
vre p
perso
du H
aux i
danse
Debou
invité
voisin.
pieux
"Still
Puis t
jusqu'
tisent
pris o
des an
veur. I

A cl
piano, v
mède e
dire qu
renouve
bien ga
Alors la
ves qu'
jours ex
pire : G

La grande veillée commençant le soir de Noël pour se répéter de maison en maison jusqu'à la fête des Rois, s'ouvre par la danse — danse de tradition séculaire, à laquelle personne ne peut se dérober. Dans les fermes seigneuriales du Hardanger, comme sous la tente des Lapons nomades, aux instituts, aux presbytères, aux hospices, il vous faut danser, n'auriez-vous qu'une jambe, en chair et en os ! Debout, autour de l'arbre, le personnel de la maison et ses invités forment la ronde, chacun tenant la main de son voisin. Un des membres de l'assistance entonne le cantique pieux que depuis son enfance le Norvégien sait par coeur : “*Stille nat! Hellige nat!*... Douce nuit ! O sainte nuit !...” Puis tout le monde chante en chœur et l'on danse en ronde jusqu'à l'achèvement de ces mélodieuses paroles que dépoétisent trop, hélas ! la traduction : “...Les bergers tout surpris ont entendu l'annonce qui leur a été faite par le chœur des anges ! Dieu est venu sur la terre pour être notre Sauveur. Il est né dans la ville de Bethléem, *Glaedelig Jul !*”

* * *

A chaque couplet, la ronde recommence si le violon, le piano, voire même le graphophone ne donnent pas un intermède en faisant entendre quelque vieux Noël. Il va sans dire que les joies de la fête ne se bornent point à cette danse, renouvelée de l'ancien temps ; il y a là des tables préparées, bien garnies, où chacun s'empresse de venir prendre place. Alors la gaieté retentit sous une autre forme, et, si expansives qu'elles soient, ces nouvelles réjouissances restent toujours en harmonie avec le sentiment religieux qui les inspire : *Glaedelig Jul !*

* * *

L'heure s'avance, quelquefois la fête se termine en brillante apothéose. C'est d'abord un drame éblouissant de beauté angélique. Les jeunes Norvégiennes de Christiana et de Trondhjem montent sur la scène et, sous la direction des religieuses, elles représentent, devant nos catholiques et nos Frères séparés, le mystère du Fils de Dieu fait homme. Oh ! cette annonciation d'après Fra Angelico ! cette crèche dans la nuit du premier Noël ! cette arrivée des Rois Mages, guidés par l'Etoile de Jacob, tout cela, Vierge, Archange de Nazareth, pur rayon de Bethléem jusqu'aux confins de l'*Ultima Thulé*, remplit l'âme d'une joie ineffable ! Et combien profonde, combien chrétienne l'émotion quand, sur la scène tout éclairée par des feux de Bengale, les Rois de l'Arabie, de concert avec une multitude d'anges du paradis chantent : *Gloria in excelsis Deo!*... Jusqu'à ce que, au déclin des feux, les personnages s'estampant comme dans une vue fondante, on n'aperçoive plus qu'une banderolle lumineuse avec ce dernier mot laissé à tous les assistants : *Glaedelig Jul !*

* * *

C'est ensuite, au dehors, lorsque Borée retient en prison ses nuages et ses tempêtes, un des plus beaux spectacles que puisse nous offrir la nature. L'éminent évêque de Norvège dans un *Noël chez les Lapons*, nous en a donné une description inoubliable qu'il me permettra de citer : " La tempête s'est calmée, dit Mgr Fallize, La lune se mire dans le flot serein de la mer. Le ciel nocturne s'est teint de mille nuances diverses. Nul ne sait où une nuance commence, où elle finit. Là, au-dessus des glaciers lointains, la voûte cé-

leste brille d'un feu violet; plus haut c'est comme un océan bleu et verdâtre; plus haut encore, c'est un dôme d'or et de pourpre; à droite, c'est un miroir argenté, encadré de brillants; à gauche, un incendie immense projette sur le ciel de jaunes flammes et de sombres nuages. Là, au fond, on dirait un volcan qui de temps en temps vomit des torrents de lave et lance dans l'éther des fusées d'éclairs. Les raies étincelantes sillonnent en tous sens, se divisent, se réunissent en couronnes, en diadèmes, en étoiles, en arcs, en fontaines jaillissantes, disparaissant un instant pour permettre aux étoiles de montrer leur splendeur et apparaissant de nouveau pour former du ciel un seul tapis semé d'émeraudes et de rubis !”

En d'autres termes, ce sont les “ aurores boréales qui, des profondeurs du ciel en fête, laissent tomber sur les habitants de la terre norvégienne, leur *Glaedelig Jul* !

* * *

Et le final ? J'ai hâte de vous le donner. La neige de Noël est ce bloc immaculé dont se servent certains amateurs de Christiana pour modeler de frappantes figures norvégiennes qui rappellent les personnages des Rochers sculptés de Rothéneuf. Placés au voisinage des grands hôtels ou à la jonction des chemins, ces chefs-d'oeuvre en neige restent là tout le mois de janvier. Celui qui les voit pour la première fois est obligé de s'en approcher beaucoup pour se convaincre que ce ne sont point des marbres de Carrare. Il ne leur manque, en vérité, que la parole ! Ils ne demandent rien; mais, au pied de leur socle, est une corbeille où ils reçoivent avec plaisir et reconnaissance, pour ceux qui sont dans le besoin, l'obole des passants de Noël et les miettes abondantes qui tombent pour Lazare des tables opulentes.

AFRIQUE

Sur la colline du martyr OUGANDA

Lettre du R. P. JOIRE, des Pères blancs,
missionnaire à Entebbé

LORSQUE nous apprîmes dans l'Ouganda que la cérémonie de béatification de nos chers martyrs aurait lieu à Rome le 6 juin, d'un commun accord avec les Pères de la Congrégation de Mill-Hill, il fut décidé d'inviter nos chrétiens, en ce jour solennel, à un pieux pèlerinage à la colline de Namougongo, où du bûcher montèrent au ciel les âmes de Charles Lwanga et de ses glorieux compagnons.

Le matin du 5 juin, je quitte donc Entebbé avec un de mes confrères, et tous deux nous prenons le chemin de la capitale. Avant d'y entrer nous nous reposons un instant au pied du tronc du gros *muvulé* à l'ombre duquel, dans les années qui suivirent la persécution, des milliers de catéchumènes sont venus s'instruire des vérités de notre sainte religion.

Laissant sur notre droite, la vallée de Mengo, où furent immolés Joseph Mukusa et Athanase Badzekuketta, nous gravissons, recueillis, la colline du vieux Kampala, sanctifiée par la douloureuse agonie de Mathias Mulumba. Après

une p
du san
dons c
réré.
néophy
De l

Nous
beau m
où mou
reaux.

Au s
souveni
mis à m
Ngondw
carrefou
été perc

Voici
vient à
mes au
martyrs,
pelle.

Ce vill
ses serfs
le bûcher
nos conf
les injur
un témoi

Le brav

une petite prière à la Reine des Martyrs sur le lieu arrosé du sang de ce généreux confesseur de la foi, nous descendons dans le ravin qui nous sépare de la colline de Makéré. C'est de là que part la route suivie en 1886, par nos néophytes enchaînés.

De la capitale à Namougongo il y a 30 kilomètres.

* * *

Nous passons au pied d'un arbre à l'énorme ramure, un beau *mwulé*; c'est là que se tient le marché de Kagugubé, où mourut misérablement Mukajjanga, le chef des bourreaux.

Au sommet de Kiwatulé (au Kigowa), nous donnons un souvenir ému à celui qui en fut le chef : André Kaggwa, mis à mort à Munyonyo avec Denis Sébuggwawo et Pontien Ngondwé; puis nous arrivons en vue de Lubawo. Là, au carrefour des anciennes routes, fut décapité, après avoir été percé d'une lance, un de nos martyrs : Gonzague Gonza.

Voici qu'un groupe d'enfants chrétiens de Namougongo vient à notre rencontre. Les tambours battent; nous sommes au village témoin de la captivité de treize des pages martyrs, et nous entrons faire une prière à sa petite chapelle.

Ce village était le fief de Mukajjanga, qui répartit parmi ses serfs les futures victimes en attendant que fût préparé le bûcher, deux kilomètres plus loin. Pendant huit jours, nos confesseurs de la foi eurent là à subir les railleries et les injures des suppôts de Satan; mais " la prière, raconte un témoin, fut constante sur leurs lèvres. "

Le brave catéchiste Yohanna nous accueille avec un affec-

tueux empressement. Il est suivi de plusieurs Pères de Mill-Hill avec lesquels nous échangeons nos impressions de joie et de gratitude envers le divin Maître qui nous réunit ce jour sur le lieu du triomphe.

Mais ce n'est pas l'heure de se reposer. Pendant que les religieuses épinglent partout banderoles et bouquets, on réclame le secours de notre ministère pour entendre les confessions des nombreux pèlerins accourus sur nos pas, remplissant, avec la cour et la bananeraie du catéchiste, toutes les rues et les avenues du village. — La nuit vient enfin et nous pouvons nous reposer un instant.

* * *

Dès l'aube, la chapelle est comble et les messes commencent. Les communions sont nombreuses.

De minute en minute la foule au dehors devient plus compacte par l'arrivée de nouveaux pèlerins.

Soudain on entend au loin le bruit spécial des trompettes. C'est la fanfare de la police de la capitale qui s'annonce avec l'harmonie des jeunes gens de l'école de Namilyango.

A 8 hrs 30, notre grand chef catholique, Stanislas, débouche sur la hauteur. Il est accompagné du prince Joseph et de plusieurs notabilités du pays. On voit même quelques représentants de la communauté goanaise. Nombre de missionnaires de Nsambya, de Roubaga, de Namilyango, de Gayaza, et autres missions voisines, les entourent avec une députation de Soeurs Blanches et une autre de Soeurs indigènes.

Grand'messe en plein air avec diacre et sous-diacre.

Une sonnerie de trompettes annonce le commencement du divin sacrifice, et le bruit des conversations de la foule des

specta
solenn

Le B
gile, so
grands
donne

Main
lieu con
bientôt.
humain
s'étaler

Pour
mations
échange
dre, ani

Le con
la route
voit enc

l'héroïqu
Un Pè
émue et
Christ à
dernier e
rie de tro

De tem
chers Noi

— Voy
Muganda

— Oh!

spectateurs s'éteint progressivement dans un recueillement solennel.

Le R. P. Supérieur de Nsambya officie, et après l'évangile, son collègue, le R. P. Supérieur de Naggalama, retrace à grands traits l'historique de la persécution de Rubaga, donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

• • •

Maintenant il est question d'organiser la procession au lieu consacré par le supplice des martyrs; mais on y renonce bientôt. Le défilé sera donc celui d'un magnifique flot humain qui, à la suite du saint étendard de la Croix, va s'étaler sur tout le parcours.

Pour aider au recueillement, cantiques, chapelet, acclamations à Marie, reine de l'Ouganda, alternent avec un échange de sentiments d'allégresse qui, à ne pas s'y méprendre, animent tout ce bon peuple noir.

Le cortège s'arrête sur la gauche à quelques 50 mètres de la route; c'est le lieu du martyre de Charles Lwanga. On y voit encore la souche de l'arbre auprès duquel fut brûlé l'héroïque chef des pages de Mwanga.

Un Père Blanc prend alors la parole; devant l'assistance émue et recueillie, il fait l'éloge du bienheureux, apôtre du Christ à la cour, modèle de ses frères et leur soutien dans le dernier combat. Puis on entonne le *Magnificat*, une sonnerie de trompettes retentit et la foule poursuit son chemin.

De temps en temps nous saisissons sur les lèvres de nos chers Noirs de touchantes réflexions.

— Voyez ! dit l'un, comme sait mourir pour Dieu un Muganda chrétien !

— Oh ! l'étonnante merveille ! s'écrie un autre : notre

frère brûlé vif assurait au bourreau que le feu lui était comme une eau rafraîchissante !

— Quelle charité, reprend un troisième, que celle de souhaiter à celui qui vous torture de connaître la religion, afin qu'il prie Dieu, et ne soit pas après sa mort précipité dans les flammes éternelles !

Il est midi, et le brûlant soleil de l'Afrique Equatoriale nous fait sentir ses cuisantes ardeurs. Nous jetons en passant un regard sur l'arbre Sézibugo, aux branches duquel les bourreaux suspendirent les habits de leurs victimes.

Enfin nous atteignons la dernière ondulation de terrain. A la suite de la croix nous descendons, et cinquante mètres plus bas, nous sommes sur l'emplacement du bûcher.

Ce *ttambiro* (lieu des exécutions) occupe un espace d'environ 10 mètres sur 6, et est entouré d'une légère palissade en roseaux.

* * *

La foule se masse dans les bananeraies avoisinantes. Pour nous, les privilégiés, nous entrons dans l'enceinte vénérable, ainsi que les religieuses (Soeurs Blanches et Soeurs indigènes), Stanislas, le prince Joseph et quelques autres chefs catholiques y prennent place à nos côtés.

Le R. P. Dupupet, dans un discours d'une belle envolée, exalte alors les prérogatives suprêmes du Saint-Père, pasteur des pasteurs, qui met en ce jour sur les autels ceux qui ont offert le sacrifice de leur vie en témoignage de leur foi.

— Quelle gloire, ajoute-t-il, pour ce petit village de Namougongo, dont le nom devient aujourd'hui célèbre par toute la terre ! Sans doute beaucoup de mères, en voyant

ainsi p
ple de
mais el
fils ser
frères
mais p
héroïqu
ne se s
pas ren
prédest
nous ma
éternell
Je n'
8,000 p
Sous
à cette h
africain
nous ren
ces pré
armée d
Très l
rentra c
et si pie

ainsi périr leurs fils par la main du bourreau, ont à l'exemple de Marié au pied de la croix versé d'abondantes larmes ; mais elles se sont consolées en pensant que la mort de leurs fils serait une semence de salut pour une multitude de leurs frères infidèles. L'avenir leur a donné raison. Qui désormais pourrait mépriser les noirs enfants de l'Afrique, si héroïquement attachés à notre sainte foi ? Qui d'entre nous ne se sentira pas remué par de tels exemples, et ne voudra pas renouveler sur les cendres de l'holocauste offert par ces prédestinés de la grâce les vœux de son baptême ? Oui, tous nous marcherons sur leurs traces pour partager un jour leur éternelle récompense. ”

Je n'essaierai pas de décrire avec quel enthousiasme les 8,000 personnes présentes chantèrent ensuite le *Te Deum*.

Sous l'impression que toute la sainte Eglise de Dieu avait à cette heure même les yeux fixés sur ce petit coin de la terre africaine que nous avons l'incomparable bonheur de fouler, nous merciâmes *corde et ore* le Maître de la Moisson, dont ces prémices sanglantes, jointes aujourd'hui à l'éclatante armée des martyres, célèbrent au ciel la gloire.

Très lentement la foule s'écoula dans la soirée, et chacun rentra chez soi l'âme embaumée du parfum d'une si belle et si pieuse cérémonie.

ASIE

CHEZ LES DIOÏS

POUR LE SÉMINAIRE ET L'ÉCOLE DES CATÉCHISTES

MORT ÉDIFIANTE D'UN JEUNE CATÉCHISTE DIOÏ

Par M. JOSEPH ESQUIROL, des Missions étrangères
de Paris, missionnaire au Kouy-Tchéou (Chine)

JOSEPH Ouy Kouang t'in, originaire du petit village de Jou-ly ou Lo-fou, fut amené au christianisme par la charité et l'abnégation des missionnaires. Après son baptême, qu'il mérita de recevoir très tôt, il se mit au service des Pères pour les aider à instruire les catéchumènes de son village et des environs. Son village est maintenant complètement baptisé et d'une édifiante ferveur. C'est en se dévouant à cette besogne de catéchiste qu'il est mort tragiquement à la fleur de l'âge, laissant une femme et deux petites filles sans soutien.

Un soir, revenant du bourg de Ha-ha, où il avait passé deux mois à instruire des catéchumènes, il se hâtait, le cœur allègre, sur le sentier tortueux, encaissé dans la gorge

profonde, car il venait passer en famille les jours joyeux du nouvel an. Déjà la gorge s'élargit, on aperçoit les rizières du village ; il arrive... Tout à coup, dans la demi-obscurité du jour finissant, il entrevoit une corde qui lui barre le chemin à hauteur de poitrine. Sans prendre le temps de la réflexion (ce qui l'aurait sauvé, car il connaissait bien l'usage de cette corde tendue), il se baisse et passe par dessous l'obstacle. Cinq pas plus loin, ses jambes s'embarrassent contre une autre corde tendue plus bas en travers du sentier, et la flèche empoisonnée destinée à un fauve, subitement décochée, vient le frapper à la hanche.

Deux Chinois, ayant entendu l'arbalète se détendre, sortent de leur cachette pour observer l'agonie de leur victime ; voyant que c'est un homme qui a été frappé ils approchent, font des excuses, expliquent qu'ils ont placé en avant une corde de sûreté.

Notre Joseph, maudissant sa hâte intempestive et sa fatale méprise, s'était assis sur le bord du sentier, sachant bien qu'il n'avait que quelques minutes à vivre. Il les rassure, affirme que la faute n'en est qu'à lui-même ; il leur demande seulement de courir au village pour avertir les chrétiens. Cela fait d'ailleurs très bien leur affaire : ils amèneront des témoins pour entendre la déposition de la victime et constater qu'ils ne sont pas coupables.

Au village dès que la triste nouvelle est connue, branlebas général : on accourt au lieu de l'accident ; chacun est ému de pitié pour la victime : d'aucuns sont prêts à faire un mauvais parti au chasseur de tigres. Mais notre Joseph, dont le curare paralyse déjà les membres inférieurs et embarrasse la parole, emploie ses dernières forces à les calmer.

Après avoir demandé sa femme et ses enfants qui n'ont pu encore arriver, il engage ses amis à réciter quelques prières pour lui. Et là, dans la gorge où agonise leur catéchiste prostré au pied d'un roc, sous les étoiles maintenant scintillantes, les chrétiens de Jou-ly récitent en chœur leurs prières du soir. Le *Confiteor* allait s'achever quand la respiration du blessé cessa.

Sa femme et ses deux petites filles arrivèrent trop tard pour recueillir son dernier soupir. " Pleurez, mes pauvres petites ! si heureuses il n'y a qu'un moment du doux espoir de revoir bientôt votre papa, maintenant, ô cruelle déception ! subitement orphelines ! Celui que vous aimiez tant a fait une très belle mort : c'est à l'occasion de son office de catéchiste que Notre-Seigneur l'a appelé pour le jugement ou plutôt pour la récompense. Il est mort dans sa simplicité, reconnaissant loyalement devant témoins sa méprise, n'imputant pas son malheureux sort à autrui, comme d'aucuns en sa place auraient été tentés de le faire. Pleurez mais avec la confiance que votre papa, mort au rythme des prières saintes, vous attend au paradis, d'où il protège tous ses concitoyens Diois, vous laissant pour héritage l'exemple de sa foi et de sa ferveur chrétiennes. "

FO

N

trav
esp
règr
unic
joie

Cl
notr
des 1
bien
jour.
petit
envo
moiss

C'
proté
nat 1

AFRIQUE

FONDATION DE FAMILLES CHRÉTIENNES

CHEZ LES MALGACHES

Lettre d'une religieuse Malgache

L'ÉTABLISSEMENT de ménages chrétiens parmi nos chers Malgaches est l'objet constant de nos vœux, de nos travaux et de nos prières. C'est par là surtout que nous espérons détruire peu à peu le paganisme et étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. A chaque nouvelle union, nous sentons croître en nous un bonheur intime, la joie incomparable d'un devoir accompli.

Chaque année, parmi les 30 orphelins que nous avons à notre charge et que nous élevons dans ce but, deux ou trois des plus anciennes contractent des mariages chrétiens. C'est bien peu, il est vrai, mais nos faibles ressources, jusqu'à ce jour, ne nous ont permis de faire le bien que sur une petite échelle. Quand la bonne Providence voudra nous envoyer plus de secours, alors plus grandes seront et la moisson et notre joie.

C'est pendant le mois de juin dernier que notre jeune protégée, Joséphine Rake'aka, est sortie de notre orphelinat pour s'unir à Jean-Baptiste Razafimbelo, excellent

chrétien possédant de rares qualités. Puisse le coeur si bon de Jésus conduire leur barque et la mener heureusement au port !

Depuis six ans, nous avons préparé cette chère enfant au grand acte qu'elle vient d'accomplir. Elle avait environ 15 ans quand nous l'avons reçue, mais vu son peu de développement physique et moral, on lui en aurait donné à peine 12. Petite, chétive, anémiée, tout son corps était miné par la fièvre paludéenne, et toutes ses facultés bien languissantes.

Rien d'étonnant, elle venait de la Manandona. C'est une vaste région au sud d'Antsirabé, à une trentaine de kilomètres environ, sur la route de Fianarantsoa, au brûlant soleil, aux vallées encaissées par de hautes montagnes et sillonnées par la grande rivière de la Manandona dont les eaux, stagnantes dans les rizières une grande partie de l'année, en pestent le pays. Aussi la santé si frêle de notre nouvelle orpheline ne nous surprit aucunement.

* * *

Elle n'est pas la première enfant qui nous soit venue de ces régions.

En 1903, c'était Razanabary, baptisée plus tard sous le nom de Mathilde, pauvre petite orpheline, d'une dizaine d'années, ce fut elle qui commença notre orphelinat. Elle nous arrivait la mort sur les lèvres, comme on dit, et grand fut notre contentement quand nous la vîmes en peu de temps se fortifier et se développer de toutes manières. Mariée ensuite à Joseph, le sacristain des RR. PP. d'ici, elle est devenue la mère de cinq enfants, dont quatre charman-

tes
ext
L
lem
vra
aup
con
mor
Q
une
mar
la M
Rom
pour
E
exist
par
nom
plus
notre

Ma
païen
est m
instan
telle
C'e
nes fi
nes q

tes petites filles qui viennent en classe dans nos écoles externes.

L'année dernière, Marie-Jeanne Rahasy, de ce pays également, nous a quittées pour s'établir et fonder une famille vraiment chrétienne. Pendant son long séjour de 8 ans auprès de nous, elle a obtenu par ses prières et sacrifices la conversion de son père qui, une fois baptisé, a vécu et est mort en prédestiné.

Que ne pourrait-on pas dire aussi de Julienne Razoaly, une de nos premières orphelines de la Manandona, dont le mari, un des vaillants de la Grande-Guerre, a été employé à la Manutention de Bordeaux. De cette ville, il a écrit à Rome et a reçu du Saint-Père une précieuse bénédiction pour lui, sa famille et tout son pays.

Encore plus au sud-est, aux abords de la grande forêt, il existe un pays très peuplé appelé Fisakana et évangélisé par les RR, PP. Jésuites. Là aussi, nous avons un bon nombre de foyers catholiques formés par nos orphelines et plus de quinze enfants de cette région sont encore dans notre orphelinat, préparant leur avenir.

* * *

Mais, revenons à notre petite Raketaka. Sa famille toute païenne ne s'oppose pas à son entrée chez nous. Son père est mort, sa mère s'est remariée et l'enfant demande avec instance de rester à l'orphelinat jusqu'à son mariage, comme telle et telle de ses compagnes.

C'est bien là notre désir ; n'est-ce pas en formant les jeunes filles à leur belle mission de mères de familles chrétiennes que nous travaillerons le plus utilement à la conversion

de ces immenses contrées encore essentiellement païennes ?

Après quelques mois de soins constants, notre Joséphine se transforme, grandit, se fortifie. Son intelligence également se développe, saisit promptement tout ce qu'on lui démontre. L'étude du catéchisme la captive et la charme. Elle prie de toute son âme, avec la conviction que le bon Dieu est son père et qu'il l'aime. "Pour m'avoir envoyée ici, il faut bien, dit-elle, que le bon Dieu me chérisse. Combien je l'en remercie !"

Adroite, alerte, elle devient en peu de temps aussi travailleuse, aussi habile que ses compagnes. L'enseignement ménager lui plaît beaucoup; laver, raccommoder, repasser, faire la cuisine, confectionner les vêtements, elle réussit à tout. Chaque soir et le dimanche, elle apprend à lire, à écrire, à compter, à traduire sa langue en français; ses progrès sont très satisfaisants.

Mais hélas ! toute médaille a son revers. Le caractère de Joséphine est irascible, emporté; il lui échappe des mots désobligeants envers ses compagnes. Elle a donc à lutter pour maîtriser les saillies de sa mauvaise nature, les sursauts de sa nervosité, pour être patiente, et douce, obéissante et serviable. La piété lui donne le courage et la force. La dévotion au Sacré-Coeur surtout calme cette nature irritée et volontaire; à l'approche de chaque premier vendredi du mois, c'est une transformation dans cette âme. La communion fréquente et même quotidienne produit des fruits merveilleux; elle s'en approche avec un respect et une dévotion qui édifient toutes ses compagnes. On l'entend souvent répéter avec amour l'invocation: O Jésus, doux et humble de coeur, rendez mon coeur semblable au vôtre! Le vôtre est si fort et si bon, et le mien est si faible, si mauvais !

Com
dernier
été exc
compag
avait é
bien de

Aussi
faveurs
ment éd
jeune sc

Et pu
qui doit
un hom
foi et u
il a soig
jamais l
nifiée, u
indulger
sonne. T
lement.
davanta
espérer
à une sa
Jésus !

Combien la grâce a changé cette mauvaise nature ! La dernière année que la chère enfant a passée près de nous a été excellente et son exemple a été salutaire auprès de ses compagnes, beaucoup plus que si toujours son caractère avait été charmant. Tant il est vrai que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu.

• • •

Aussi le coeur de Jésus lui a-t-il accordé beaucoup de faveurs : c'est dans des sentiments de foi et de joie vraiment édifiants que mouraient l'année dernière sa mère et sa jeune soeur.

Et puis, n'est-ce pas la grâce divine qui lui a préparé celui qui doit marcher avec elle dans le chemin de la vie ? C'est un homme mûri par la souffrance bien acceptée avec une foi et une patience héroïques. Pendant plusieurs années, il a soigné avec dévouement sa femme et son enfant, sans jamais laisser échapper une plainte. C'est la bonté personnifiée, une heureuse nature : toujours doux, accommodant, indulgent, charitable, on ne l'a jamais vu irrité contre personne. Tous ses devoirs de chrétien, il les remplit très fidèlement. Son métier de charpentier le fait ressembler encore davantage au bon Père Saint Joseph ; aussi pouvons-nous espérer que ce nouveau foyer catholique donnera naissance à une sainte famille. Action de grâces au coeur si bon de Jésus !

ASIE

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CANTON

LA PIRATERIE AU LOUI-TCHÉOU

**Lettre de M. POULHAZAN, des Missions étrangères
de Paris, missionnaire au Loui-Tchéou (Chine)**

Le Loui-tchéou est une plaine immense et sablonneuse ; de loin en loin, on y rencontre un petit village entouré de quelques bambous, véritable oasis dans le désert. La région de To-pi fait exception ; le sol est fertile et boisé ; c'est comme un paradis comparé au reste du pays. Tout porterait à croire que la Providence ait eu une attention spéciale pour cette région. To-pi est au bout de la presqu'île du Loui-tchéou et donne sur le détroit de Hai-nan.

La foi a été implantée dans ce pays il y a tout près de vingt ans. La population, très superstitieuse, quittait volontiers ses poussahs pour adorer le vrai Dieu ; l'avenir semblait prospère et la moisson donnait les meilleures espérances. Aussi Mgr de Guébriant, dès son arrivée à Canton, s'efforça-t-il d'y créer un nouveau poste. Tout allait pour le mieux ; les chrétiens, voyant enfin se réaliser leurs suprêmes espérances, étaient tout à la joie. Mais l'épreuve, qui est le cachet dont Dieu se plaît à marquer ses oeuvres, ne tarda pas à venir.

La C
proie d
fre dep
sait, ju
troubles
Le miss
les pira
rent seu
Du co
fitèrent.
mes ran
sacrés.

Pour
tendu à
cie, je p
long de
pirates :
autrefois
canne à
gré les r
pluie ; le
toute la f
été dévor
ses ravag
tres aux

A To-p
Les uns d
ladie et d
mère pleu
Accomp
chrétiens,

La Chine, en révolution depuis des années, est devenue la proie des politiciens et des pirates. Le Loui-tchéou en souffre depuis longtemps. Cependant la région de To-pi jouissait, jusqu'à ces derniers temps, d'une paix relative. Les troubles commencèrent avec l'érection du nouveau poste. Le missionnaire dut fuir; païens et chrétiens, traqués par les pirates, se sauvèrent à cinq ou six lieues de là. Restèrent seuls à la maison les impotents et les vieillards.

Du coup, les pirates devinrent les rois du pays et en profitèrent. Les villages furent livrés aux flammes, les hommes rançonnés, les jeunes femmes vendues, les vieux massacrés.

Pourtant, je ne voulais pas croire tout ce que j'avais entendu à ce sujet. Au mois de janvier, profitant d'une éclaircie, je partais faire l'administration de ce pays. Tout le long de la route, je retrouvais les traces du passage des pirates: l'herbe croît en toute liberté dans les champs autrefois si bien soignés où poussait vigoureusement la canne à sucre; les habitants couchent à la belle étoile, malgré les rigueurs de la saison et à la merci du vent et de la pluie; les plus fortunés habitent une misérable hutte où toute la famille s'entasse pêle-mêle. Toutes les maisons ont été dévorées par les flammes; là où le feu n'a point exercé ses ravages, les habitants ont dû payer des milliers de piastres aux pirates.

A To-pi je retrouvais les chrétiens, mais que de vides ! Les uns ont péri de la main des pirates, d'autres de la maladie et de la faim, le grand-père pleure son fils, sa bru; la mère pleure ses enfants.

Accompagné de mon catéchiste, je visitais les villages de chrétiens; celui qui m'a le plus frappé est Chao-chi. Autre-

fois, ce village avait cinq belles familles chrétiennes; j'y retrouvais quatre veuves et deux enfants. Le reste était mort.

Avant le désastre, j'étais allé plusieurs fois à Chao-chi, mon catéchiste y avait enseigné plusieurs mois; à l'entrée du village, je ne m'y reconnaissais pas: plus de maison! Les murs en terre foulée s'étaient écroulés sous la pluie; l'herbe sauvage poussait dans les cours et sur les emplacements des habitations.

J'avisai un passant qui me montra l'endroit habité par les chrétiens. A ma vue, ils éclatèrent en sanglots. Quelques rondelles de patates, glanées dans les champs, séchaient au soleil sur un bout de natte. C'était le repas du soir. Une espèce de nasse tressée avec des bambous, servait d'habitation à une mère et à sa fille; deux gerbes de paille essayaient d'arrêter le vent du nord. A la vue de tant de misères, les larmes me vinrent aux yeux, je ne savais que dire et ne pouvais rien exprimer.

Je fais appeler tous les chrétiens survivants, en tout six personnes. L'une, une pauvre vieille de cinquante ans, aux petits pieds, meurt de faim. Elle avait deux fils: l'un est mort, l'autre l'a abandonnée. Mon catéchiste essaie de la consoler, de l'exhorter au bien; mais il ne peut pas s'exprimer, les mots s'arrêtent dans sa gorge.

De Chao-chi, j'allais à Ao-hang. Ici le village n'a pas été brûlé; les habitants ont payé cinq à six mille piastres aux pirates. Mais que de morts! En une nuit, ils massacrèrent quatre-vingts personnes. Un chrétien fut du nombre. Le lendemain, à la nuit noire, le père et le cadet vinrent ensevelir le mort. Ils le recueillirent dans un cercueil et se disposaient à le mettre dans la tombe quand les pirates

revinrent
Vers
ils sont
Mais
fardeaux
rendre
Qua
maison
n'osait
éprouv
quatre
Actu
sont r
champs
tout a
par les
rir!

revinrent. Immédiatement ils se sauvèrent pour se cacher. Vers minuit, n'entendant plus aucun bruit dans le village, ils sortirent de leur cachette pour continuer leur tâche. Mais une nouvelle alerte les força à déposer leur précieux fardeau. Ce n'est qu'après trois tentatives qu'ils purent rendre les derniers devoirs à leur cher défunt.

Quantité de morts sont restés sans sépulture, dans les maisons et les champs. Tout le monde avait fui; personne n'osait revenir. Impossible d'exprimer les souffrances éprouvées par cette population. Certains villages ont eu quatre à cinq cents morts en l'espace d'un an.

Actuellement les pirates ont disparu; les hommes valides sont revenus dans le pays. Tous voudraient refaire les champs, mais avec quoi? Plus de charrue, plus de herse; tout a péri dans le feu. Les buffles ont été volés et mangés par les pirates. Que de misères et personne pour les secourir !

ASIE

L'œuvre des missions catholiques

**Mgr Rey, archevêque de Tokio (Japon), en expose
les débuts et les progrès**

PAGANISME EN ORIENT

MONSEIGNEUR l'archevêque de Tokio est né en 1858, au diocèse de Lyon, en France, dans la petite paroisse de Juliannas, département du Rhône. Il fait partie de la société des missions étrangères de Paris. Il fut envoyé en mission au Japon, en 1882, c'est-à-dire il y a 40 ans, et y a exercé continuellement son ministère sacré. Dans ce long espace de temps, c'est la deuxième fois qu'il s'absente de sa patrie d'adoption, le Japon, pour se rendre en Europe. Sa Grandeur a fait sa visite *ad limina* à Rome, où elle a eu une longue entrevue avec Sa Sainteté le pape Benoît XV. De là, Mgr Rey s'est rendu en France et a séjourné quelque temps à Paris.

Mgr Rey nous a fait, en quelques mots, le récit plein d'intérêt de l'établissement du catholicisme au Japon : " Le premier missionnaire qui pénétra au Japon, dit Mgr Rey, fut saint François-Xavier, vers 1550, qui y resta deux ans environ. Les relations du Japon avec les étrangers,

étaient alors nulles. Cependant, grâce aux grandes expéditions organisées par les navigateurs portugais, les Espagnols et les Hollandais, des missionnaires chrétiens vinrent surtout des îles Philippines. Ils réussirent, en dépit des plus grandes difficultés, à semer la bonne semence de l'évangile.

On put compter, un instant, jusqu'à 70,000 catholiques, dans l'empire du Japon.

Mais une persécution terrible s'abattit bientôt sur la chrétienté naissante. A cette époque, les guerres de religion faisaient rage en Europe. De plus, le Japon était gouverné par une sorte de maire du palais, qui avait accaparé tous les pouvoirs de l'empereur. La caste des bonzes, ou prêtres de Bouddha, jaloux des progrès du catholicisme, profita de la faiblesse du pouvoir impérial pour déchaîner sur les catholiques la plus grande des persécutions après celles des empereurs romains.

En 1639, un édit parut interdisant, sous peine de mort, le culte de la religion catholique : tous les prêtres furent massacrés, les églises furent détruites et environ 20,000 fidèles japonais subirent le martyre. Il fut interdit à tout étranger de pénétrer au Japon.

Cet état de choses, continue Mgr Rey, dura pendant 225 ans. Ce ne fut qu'après la prise de Pékin par les armées françaises et anglaises, en 1864, que le gouvernement japonais se relâcha de ses rigueurs envers les missionnaires étrangers. En 1869, une révolution de palais éclata à Tokio qui renversa la féodalité ainsi que l'autorité des maires du palais, et restaura le pouvoir impérial. Ce fut pour le plus grand bien de la liberté et de la religion. Quelques années plus tard, en 1889, l'empereur du Japon accorda à son peu-

ple la constitution actuelle; il décréta en même temps la liberté des cultes dans tout l'empire.

Monseigneur releva un fait historique, qui exerça également une grande influence sur la volonté du gouvernement du Japon à favoriser la liberté de la religion. L'année qui suivit la prise de Pékin, en Chine, un amiral américain, le commodore Perry, parut à la tête d'une escadre en face de Yédo, et il demanda aux Japonais d'établir des relations commerciales avec les Etats-Unis. Les Japonais, d'abord effrayés, prétendirent qu'il fallait donner au gouvernement le temps de réfléchir. L'amiral repartit, mais en déclarant qu'il reviendrait dans un an. En effet, Perry revint l'année suivante, toujours à la tête de son escadre, et il obtint facilement ce qu'il demandait. Depuis cette époque, Anglais, Français, Allemands eurent également le privilège de nouer des relations commerciales avec le Japon. Et, à la faveur de ces relations, les missionnaires prirent pied peu à peu dans le pays.

Mgr Rey dit que pendant les 225 années de persécution, alors qu'aucun prêtre catholique n'était toléré au Japon, la religion chrétienne, qui avait été implantée et arrosée du sang des martyrs, n'était pas morte dans le coeur de tous les Japonais. Une foule de braves paysans ont conservé, par tradition, la notion du baptême chrétien et des principaux rites de la religion du Christ, surtout la dévotion à la sainte Vierge. " Ces descendants des anciens chrétiens japonais d'avant 1639 forment aujourd'hui des centres catholiques imposants dans différentes parties de l'empire, continue Mgr Rey. D'autres chrétiens qui, hier encore, étaient païens, viennent à la religion du Christ, avec toute la simplicité et la candeur des fidèles de la primitive Eglise. Ils

font augurer un consolant avenir pour notre sainte religion. ”.

Mgr Rey conclut son intéressant récit en disant que l'Eglise de Jésus-Christ est bien établie au Japon ; cependant, elle a besoin, pour grandir et prospérer des secours des catholiques des autres pays.

L'empire du Japon est divisé en trois diocèses, dont l'archidiocèse de Tokyo, duquel Mgr Rey, est titulaire, Tokyo compte aujourd'hui six paroisses avec environ 8,000 fidèles. Or il y a 40 ans, il n'y avait à Tokyo que 400 chrétiens.

Pour maintenir ces paroisses, il faut entretenir des écoles et des oeuvres de charité. Les Jésuites y ont un collège et une école supérieure ; les Marianites ont aussi un collège qui compte près de 1,200 élèves et la majorité de ces enfants sont des petits Japonais encore païens. Il y a aussi des écoles pour les jeunes filles tenues par les Soeurs de Saint-Paul de Chartres, en France, les Dames de Saint-Maur, et les Dames du Sacré-Coeur.

Le bon exemple et le dévouement de ces maîtres et maîtresses de l'éducation sont, dit Monseigneur, un aimant invincible pour amener le peuple du Japon à la religion chrétienne. ”

De plus, Monseigneur entretient un hôpital de lépreux, deux orphelinats, un séminaire avec 18 jeunes séminaristes japonais. Deux de ces jeunes lévites vont être ordonnés prêtres par Mgr Rey, à la prochaine fête de la Trinité.

— Et pour toutes ces oeuvres, quelles sont, donc vos ressources, Monseigneur ? demandons-nous.

— Hélas ! répondit l'archevêque de Tokyo, vous touchez le point sensible : nous comptons d'abord sur la divine Providence, et sur la charité qu'elle daignera inspirer aux

catholiques des autres pays. Jusqu'ici, la Propagation de la Foi nous a alloué un montant annuel de sept à huit cents francs pour chaque missionnaire; mais l'argent français a bien perdu de sa valeur, à cause du change et aujourd'hui tout est si cher. Je suis souvent bien embarrassé."

Monseigneur dit qu'il a reçu, en ces temps derniers, des offrandes de catholiques des Etats-Unis. " Qu'ils soient bénis, dit Mgr Rey, ces généreux amis inconnus, qui pratiquent si bien la charité de Jésus-Christ ! "

Ainsi, il a reçu plusieurs chèques adressés à son nom à Tokyo même, et ces chèques ont été facilement échangés aux banques de Tokyo. "

Mgr Rey, revenant d'Europe, a passé quelques heures à Montréal et nous a fourni ces quelques renseignements. Il est parti ensuite pour sa ville archiépiscopale, comptant y arriver vers le 20 mai.

L

I

cè

m

m

j'

bo

De

pr

sp

côt

pe

le

tiv

gie

I

nos

Ain

ASIE

EN GALILÉE

Lettre de Mgr GRIGORIOS HAGGEAR, archevêque
de Galilée

DEPUIS mon retour de l'exil, j'épiais la première occasion pour visiter toutes les localités de mon diocèse; sans cesse ma volonté se buttait à des empêchements multiples et de force majeure. Mais l'été dernier j'ai pris mes mesures pour m'acquitter de ce grave devoir. Aussi j'ai pu, pendant trois mois, parcourir toutes les villes et bourgades de Galilée, vivant la vie de mes pauvres fidèles. De cette façon j'ai pu me mettre en contact direct avec presque toutes nos familles catholiques. Quel touchant spectacle elles offrent dans leurs modestes habitations, où, à côté des mangeoires des bêtes, père, mère, enfants se groupent à genoux, sous la main bénissante de leur pasteur.

J'ai été heureux de constater combien chez ce cher peuple le fond est bon: âme simple et sensible, foi plutôt instinctive; ah! qu'ils sont touchants de reconnaissance et de religieuse soumission.

En général le devoir pascal est rempli par la totalité de nos populations, spécialement dans l'intérieur du pays. Ainsi à Nazareth sur une paroisse de près de 2,000 âmes,

dix hommes seulement y avaient failli, et il a suffi de quelques mots d'exhortation de leur pasteur pour qu'ils vinssent le jour suivant se confesser et communier de ma main. Dans d'autres paroisses ces omissions sont plus rares encore. Dieu soit béni !

Je ne saurais vous décrire l'enthousiasme que mirent dans leurs manifestations joyeuses ces chères populations en nous recevant; et, chose consolante parmi toutes, les non catholiques, même les musulmans rivalisaient avec nos fidèles; partout, sans distinction de confession ou de culte, les voix se confondaient en un seul chant de joie et les coeurs battaient à l'unisson. Tous les visages s'épanouissaient en gracieux sourires, à commencer par les petits gamins, dont les regards lumineux de pureté et de joie ne pouvaient se détacher de la personne de leur évêque, dont ils faisaient pour la première fois la connaissance. Ils tenaient leurs grands et beaux yeux immobiles, comme pour donner à leurs tendres âmes le loisir de se former une idée fixe et indélébile de leur père spirituel. Presque partout ils formaient autour de nous un charmant cortège. Pauvres et chers petits, on leur avait tant de fois parlé de nous, et ils nous attendaient avec tant d'impatience ! J'avais beaucoup de peine à retenir mes larmes en les regardant.

* * *

Mais à côté de ces consolations, que de sujets de chagrin et de douleur pour notre coeur d'évêque ! Ce tableau, défiant par sa beauté le pinceau de Raphaël, s'étalait sur un fond bien lugubre : je ne pouvais pas ne pas voir le grand vide creusé au sein de cette population par la disparition de

ceux, très nombreux, hélas ! qui sont tombés victimes de cette horrible guerre. Souvent nos regards s'arrêtaient tristement sur des maisons effondrées à la suite de l'extinction des familles qui les habitaient. Nos villages ont perdu le tiers ou même la moitié de leurs habitants. Que d'orphelins laissés sans protection ! on me les amenait, ces déshérités de l'humanité, par groupes, tous déguenillés, me priant de leur servir de père. Mon Dieu ! quelle a été ma désolation de me sentir si impuissant à leur être utile ! Que ne puis-je trouver les moyens pour les placer dans quelque orphelinat à Jérusalem ou à Nazareth ! Malheureusement, malgré leur bonne volonté, les communautés religieuses qui desservent des orphelinats en Palestine, ne peuvent suffire à la tâche de subvenir à tous ces petits malheureux.

Ah ! que je voudrais pouvoir fonder à Nazareth un orphelinat, qui me permettrait de sauver ces chères petites âmes. Je possède, près de la fontaine de la Vierge, un immeuble assez grand pour une institution de ce genre. Malheureusement, il est gravement endommagé ; il faudrait y faire, au préalable, des réparations très onéreuses.

Puis, avec quelle douleur j'ai constaté sur place tous les dégâts occasionnés à mes oeuvres par la guerre.

La plupart de mes églises et de mes cures-écoles ont été occupées par les Turcs et ont servi de casernes, de dépôts de fourrages, d'écuries, etc. Nous avons pu à peine en restaurer sommairement un petit nombre, et encore celles-ci restent dans un état de dénuement complet. Quinze paroisses n'ont pas encore de curé ; les ouailles jettent des cris de détresse... et je suis dans l'impossibilité d'obtempérer à

leurs désirs si légitimes d'ailleurs, à cause de la pénurie de prêtres et du manque de ressources; nous avons dû, hélas! abandonner quatre nouvelles missions qui promettaient beaucoup.

* * *

Quant aux écoles, qui occupent la première place dans ma sollicitude pastorale, je n'ai pu que constater l'urgence extrême de leur réouverture. La Terre Sainte devient plus que jamais le pays de la concurrence religieuse et nationale; et toute propagande s'y révèle par des fondations scolaires. Juifs et protestants travaillent à l'envie pour augmenter leur clientèle enfantine, et ils sont puissamment soutenus. Le gouvernement ouvre ses écoles mixtes et en dehors de toute confession religieuse, ce qui naturellement constitue un nouveau danger pour l'âme de nos enfants. A Tibériade, entre autres localités, il n'y a que l'école juive.

Sur mes 50 écoles d'avant la guerre, je n'ai pu jusqu'ici en rouvrir que 22 (pour garçons), et leur entretien m'est plus onéreux que celui de toutes mes écoles d'autrefois.

* * *

J'ai envoyé cette année des prêtres missionnaires, qui ont rompu généreusement le pain de vie aux fidèles de toutes nos paroisses.

A leur retour, ils m'ont rapporté les nouvelles les plus consolantes: assiduité à l'audition de la parole de Dieu, confessions et communions générales. Dieu soit béni!

J'aurais voulu, comme par le passé, faire prêcher des

retraites ecclésiastiques à mes prêtres, retraites si indispensables pour l'entretien du zèle sacerdotal, et qui s'imposent spécialement après la tourmente de ces derniers temps. Hélas ! je ne l'ai pu jusqu'ici. Ma résidence ayant été pillée, il ne me reste plus le moyen d'héberger les retraitants. Ajoutez-y les frais de déplacement et d'entretien, cela forme des dépenses beaucoup trop lourdes pour nous en ces circonstances difficiles.

La cherté de la vie défie toute imagination. Elle est aggravée affreusement par la baisse du franc, qui ne perd pas moins de 60% au change.

Aussi sommes-nous réduits pour vivre, à recourir à des emprunts, à intérêts de 12%.

* * *

Nos sociétés de bienfaisance (pour les deux sexes), ont été reconstituées à Saint-Jean d'Acre, à Caïffa et à Nazareth ; je les ai alimentées aussi généreusement que je l'ai pu. A Caïffa nous avons même fondé un petit ouvrage afin de procurer un travail honnête aux filles pauvres. Nous n'avons pas pu trouver jusqu'ici un local spécial. Nous sommes inondés par les immigrants juifs, qui ne laissent aucun coin libre dans la ville, et font monter les loyers à des prix inabordables.

Enfin, nous avons eu la joie de donner la première communion à des centaines d'enfants dans notre diocèse ; la cérémonie était touchante de simplicité et de piété.

Chers bienfaiteurs, nous nous recommandons à vos saintes prières, afin de pouvoir traverser la crise actuelle sans voir périliter nos oeuvres. Le Seigneur se laissera fléchir; par un effet de sa miséricorde, il fera jaillir des coeurs l'eau vive de la charité, comme il fit jaillir l'onde vivifiante du sein du rocher, pour sauver son peuple qui se désolait au désert.

m
de
le
me
s'e
ver
cal
So
un
ave
cou

Une audience pontificale

Lettre de Mgr GUILLEMÉ, vicaire apostolique
du Nyassa, à Mgr Livinhac, supérieur général
des Pères blancs

Je reviens de Rome, où j'ai laissé une bonne partie de mon cœur dans les plis de la robe blanche du Saint-Père.

Dans votre lettre, reçue à Marseille, vous me demandiez de vous donner des nouvelles de ma visite *ad limina* ; je le fais avec d'autant plus de plaisir, que tout ce que vous me disiez de ce pèlerinage et de Sa Sainteté Benoît XV s'est réalisé à la lettre.

“ Vous verrez, me disiez-vous, le Saint-Père, et vous trouverez auprès de lui l'accueil le plus paternel, le plus amical. ”

C'est là, en effet, la note dominante de l'audience que le Souverain Pontife a bien voulu m'accorder.

Arrivé à Rome le jeudi 4 novembre, j'eus, dans la soirée, une longue audience ou pour mieux dire, un long entretien avec le cardinal préfet de la Propagande, qui est très au courant de tout ce qui concerne nos missions.

Le lendemain, j'étais chez Monseigneur Laurenti et chez Mme la comtesse Ledochowska.

De ces trois premières visites, je conserverai le plus doux souvenir.

* * *

Pendant ce temps, le R. P. Burtin, le dévoué et infatigable Mentor des exotiques comme moi, faisait les démarches nécessaires pour m'obtenir une audience du Saint-Père.

Le samedi soir, un gendarme du pape sonnait à la procure pour annoncer que le vicaire apostolique du Nyassa serait reçu par Sa Sainteté le lendemain dimanche à onze heures.

Muni de ma lettre d'audience, accompagné du Père Van Damme et du Frère Sébastien, je me rends au Vatican pour l'heure indiquée. Séparé de mes confrères, j'attends, dans un salon solitaire, le moment de mon introduction.

Durant ces quelques minutes d'attente, d'innombrables souvenirs surgissent dans ma mémoire avec une vertigineuse rapidité. Tous se rapportent à l'Église immuable au milieu de l'universel ébranlement des choses humaines, au successeur de Pierre, représentant, sur la terre, du divin Sauveur que je prêche aux infidèles de l'Afrique depuis 36 ans ; au pape que je n'ai jamais vu.

On a beau être habitué à dompter des sauvages, à affronter des cannibales, on sent quand même une pointe de vive

émotion, au moment de paraître, pour la première fois devant le chef de l'église.

* * *

L'heure de l'audience a sonné, une porte s'est entr'ouverte, le prélat introducteur m'invite à entrer. Je regarde de toutes mes forces vers le fond d'une vaste salle éclairée par de larges fenêtres et je cherche le pape sans l'apercevoir.

Le Saint-Père est à ma droite à deux pas de la porte d'entrée. Sans me laisser le temps de faire les trois génuflexions inscrites au protocole, il me présente son anneau que je baise en disant : *Tu es Petrus*. Il me montre ensuite un fauteuil, avec un sourire plein de bonté et de tristesse.

Ce sourire plein de bonté et de tristesse restera chez moi, comme l'impression la plus émouvante de cette inoubliable audience. Le pape de la grande guerre a en effet vu répandre trop de sang, touché trop de douleurs, séché trop de larmes, fermé trop de blessures pour avoir d'autres sourires que ceux de la compassion et de la tristesse.

Dans un français d'une parfaite correction et employé à la première personne du singulier, Sa Sainteté m'interroge sur mes années d'Afrique, nos missions, les succès obtenus et les espérances pour l'avenir.

Sa charmante simplicité m'a mis tout de suite à l'aise, je sens que je parle à un père. Assis devant une petite table

chargée de papiers, un vrai bureau de missionnaire, il interroge, il écoute avec une attention méditative qui, à elle seule, est un insigne honneur pour le visiteur.

“ — Avez-vous connu le cardinal Lavigerie ?

“ — Oui, Saint-Père.

“ — C'était un homme de Dieu, un grand apôtre. Grâce à lui et à ses fils, de grandes consolations me sont venues de l'Afrique. J'ai été très content de pouvoir proclamer bienheureux les martyrs de l'Ouganda. J'y tenais beaucoup.

Je voulais les donner comme modèles de foi au monde, et montrer à mes fils noirs qu'eux aussi peuvent devenir des saints, et gagner, comme les blancs, de belles couronnes dans le ciel. Quel a été l'effet produit par cette béatification ?

“ — Excellent, Très Saint-Père. Par leur mort, ces petits martyrs ont ouvert l'Afrique à l'apostolat ; par leur béatification, ils deviennent des modèles pour leurs frères chrétiens, et des intercesseurs obligés pour la conversion de ceux qui sont encore infidèles.

“ — Vous direz aux fidèles de votre mission que le pape est content d'eux, et qu'il les bénit ; ou mieux encore, à votre retour, vous les bénirez en son nom, comme je vous bénis vous-même. ”

• • •

C'e
“ —
congé
trava
Ils sei
votre
Sa
quelqu
pieds.
Parl
“ —
temps
S'adi
sur son
et se to
“ —
“ —
qui sera
en ce mo
Benoît
ajoute :
“ — S
l'être aus
vous lass
belle cour
da. ”

C'était m'indiquer la fin de l'audience.

“ — Très Saint-Père, permettez-moi, avant de prendre congé, de vous présenter un Père Blanc, et un Frère qui travaille depuis dix-huit ans dans la mission du Nyassa. Ils seraient très heureux si vous vouliez bien leur accorder votre paternelle bénédiction. ”

Sa Sainteté touche un invisible bouton électrique, et quelques instants après, mes deux confrères sont à ses pieds.

Parlant d'abord au P. Van Damme, le pape lui dit :

“ — Vous êtes à Rome comme étudiant, nous avons le temps de nous voir ! ”

S'adressant ensuite au Frère, le Saint-Père l'interroge sur son diocèse d'origine, ses travaux, ses années d'Afrique, et se tournant vers moi :

“ — Il a fait beaucoup et de bon travail, n'est-ce pas ?

“ — Très bon ! Saint-Père ; il mérite une bénédiction qui sera pour lui la meilleure des récompenses qu'il désire en ce monde. ”

Benoît XV continuant de s'adresser au cher Frère ajoute :

“ — Si votre évêque est content de vous, le pape doit l'être aussi. Continuez à travailler pour le bon Dieu, sans vous lasser, jusqu'à la mort : vous aurez, vous aussi, une belle couronne dans le ciel, comme les martyrs de l'Ouganda. ”

Le Saint-Père nous bénit alors en faisant sur nos têtes un majestueux signe de croix, et en prononçant les paroles de la bénédiction avec des sentiments de foi qui nous émeuvent profondément.

Nous nous retirons le cœur rempli de joie et de reconnaissance. La joie du cher Frère, qui avait si souvent répété : " Pourvu que le pape me parle ! " était particulièrement exubérante.

En traversant de nouveau les vastes salles du Vatican, une prière monte naturellement du cœur aux lèvres : " Saint-Père, que le bon Dieu vous garde ! Que le monde vous écoute ! et il guérira du mal qui l'ébranle si cruellement. "
